**Ce qui est important 25 > PlusJApprends**

Michel Baglin, *L’Alcool des vents*, Editions Rhubarbe 2010

PREMIERE PARTIE

Des mots qui penchent

1

Tout compte fait, si je devais rendre grâce ce serait à des riens.

De l’anodin qui compte pour zéro dans les colonnes et pèse pourtant dans la balance.

Des paysages et des passants qui ne figurent qu’au désordre du jour,

un peu de violon dans les fils télégraphiques pour chanter une route d’hiver.

Quelque bar où la solitude devient acceptable dans le brouhaha des scintillements,

de ces endroits propres et bien éclairés où l’on pourrait tenir la nuit

quand le chiffon du serveur a libéré sur le formica d’une table l’espace de votre séjour très provisoire.

Exister est-ce profiter de l'instant présent?

2

Ne t’étonne pas que je rende grâce, moi l’athée.

Je ne m’adresse qu’au vent, comme l’enfant que étais hier

et qui aurait voulu parler aux arbres, aux bêtes, à leur place peut-être.

Par commodité on appelle ce qui dure un peu plus que nous le monde.

II est sourd, et si je le remercie non de m’avoir rien donné mais de m’avoir reçu,

C’est sans doute que je parle pour toi,

le temps de t’offrir un verre et que tu sortes de toi-même.

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

[...]

4

A jeun bien sûr tout romantisme te fait honte

et tu ne rends plus grâce qu’à la dérision sonnante et trébuchante de tes jeux,

de tes raisons.

Attends la nuit pour te rejoindre, la débâcle des mots adultes,

les années sous les pieds qui se dérobent.

Alors c’est ton vertige qui fixera ton poids.

Alors tu rendras grâce aux nostalgies qui font sourire les chefs de guerre ou de rayons,

et grâce même à tes fragilités, qui sont inépuisables.

5

Des fragilités pareilles à l’insecte qui veille en secret sur la respiration des chambres

et ne fait tenir qu’à un fil la paix d’un soir et la pérennité d’un amour…

Moi je leur sais gré pour ce qu’elles m’ôtent d’assurance,

pour cette inquiétude qui me pousse sur le chemin des questions,

dans le labyrinthe du cœur de l’autre qu’on n’en finit jamais d’apprendre,

et je rends grâce à la ténuité de ce fil

qui va casser si je m’endors.

Le doute: Une force ou une faiblesse?

[...]

9

Je rends grâce et trinque à tous les vertiges qui font l’homme incertain,

doutant des mensonges de l’habitude, de lui-même et de ses causes,

tout peuplé du chahut de son enfance encore,

remué de l’envie d’encore se perdre en amitié, en corps à corps, en compassion

pour quelquefois s’asseoir sur le trottoir ou sur la berge et cuver avec l’angoisse

la tendresse ravalée et le sanglot profane.

Le doute: Une force ou une faiblesse?

10

Tu rendras grâce à nos fidélités, bien sûr, mais plus encore à notre fidélité au vent

qui tourne, retourne, détourne, contourne et jette à l’ortie le chapeau

et flambe dans la paille des convictions et dépouille l’épouvantail de ses hardes,

apportant parfois avec le sable rouge du désert ou le coup de tabac des nostalgies océanes

la terrible envie d’expatrier son ombre.

Comment peut-il y avoir du nouveau?

11

Ainsi font les petites mains du temps qui fabriquent la rouille qu’on ne se sent bientôt plus nulle part en pays de connaissance

et que la soute prend l’eau et qu’on perd pied dans son bocal

et qu’on rend grâce à des connivences infimes qui consolent de l’insidieux cheminement des lézardes et des rides,

à l’obole d’une fougère, à une once de mousse parce qu’elle fleurit les brèches,

à des poèmes de terre et bouts de vers — tessons.

Le temps détruit tout?

La beauté est elle promesse de bonheur ?

12

Peut-être vois-tu ce dont je parle, s’il est vrai que leste aussi tes poches

cette menue monnaie d’images qui ne sert qu’à l’échange des humeurs.

Peut-être rends-tu grâce toi-même à des silences peuplés de miroitements sur des eaux calmes,

à des silences nécessaires à la respiration des heures creuses,

quand rien n’a plus de sens que la lente combustion des bûches bavant sur les chenets,

que le froissement d’une fragile éternité dans les feuillages,

que cette distance alors permise au regard se détachant des choses

et qui fait l’ombre bleue dans la mémoire et chez les peintres.

Prendre son temps est-ce le perdre?

13

Moi, je rends grâce à la sarabande des poussières dans le galop des souris.

A des rubans de mouches agglutinées qui pendent dans des maisons lointaines.

A des senteurs rustiques de ragoûts et de cire, des parfums de greniers et de caves défendus.

A ce qui s’enkyste comme saveurs perdues - ou vieux départs restés à quai entre les grues et les hangars.

A ce qui résiste à l’oubli, m’équilibre encore et cheville une histoire qui ne veut que se démembrer :

sur le fil cassant du moi, au balancier des souvenirs,

dans un présent toujours défait.

Changer, est-ce devenir quelqu’un d’autre ?

14

Chacun ses grâces,

Elles ont des noms de femmes, souvent.

Des odeurs de fenaison à fleur de sexes et d‘aisselles,

des goûts mêlés de corps aveugles, d’abîme emu.

Mais de ton désir d’une peau d’âme contre ta peau

c’est peut-être la main maladroite posée sur la tienne dans un restaurant un soir de doute,

qui longtemps après t’en parlera encore le mieux.

15

Je rends donc grâce à ces riens qu’on appelle escales,

qui furent des haltes, des bivouacs, et resteront fragments,

qui argumentent quand même en faveur d’un feu latent,

d’une traînée de poudre, d’un fil aussi ténu que corde sensible.

A cette ivresse qui persiste quand tout déchante et dont je ne connais pas la cause,

qui vient de la mer sans doute, de très loin par le sang, la rime, l’obscur vertige

et que je nomme l’alcool des vents, faute de mieux.

Est-ce illusoire de chercher à être heureux?

Exister est-ce profiter de l'instant présent?

Qu'est-ce qui a du sens ?

16

Faute de mieux, tu rendras grâce toi aussi à la mémoire qui associe chaque matin

le reflet de cet étranger dans la glace à des images qui bougent encore,

la mémoire qui l’ancre aux rivages d’un arrière-pays qu’il prend vaille que vaille pour le sien.

Qu'est-ce qui a du sens ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Est-on soi même ou le devient-on?

17

Ainsi je rends grâce aux rumeurs lointaines qui racontent un semblant d’histoire,

qu’on emporte avec soi pour la traversée quotidienne,

dès le lever pour ne pas perdre pied dans son chagrin d’adulte

et jusqu’au soir pour s’endormir sur un nom.

Je rends grâce aux souvenirs, si tu préfères,

qui font d’une vie d’homme cette interminable addition dont le résultat,

avec le sens,

inéluctablement lui échappera.

Ne peut-on être heureux qu’au passé?

DEUXIÈME PARTIE

D’élans et de lenteurs

18

Au seuil de l’enfance, j’hésite à rendre grâce.

Tant de jeux brûlent les heures, de héros peuplent l’espace,

tant de légendes déguisent le silence

qu’on croirait que vivre n’est que perdre haleine.

On escalade quatre à quatre les escaliers d’une aventure tramée de rêves et de défis,

on a déjà piqué du nez en ratant une marche, on va découvrir sur sa lancée que la pire est celle que l’on croit gravir

et qui n’existe pas.

Exister, est-ce agir ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent?

Prendre son temps est-ce le perdre?

19

Les chevaux de l’hippodrome que je croisais sur le chemin de l’école,

sans doute ne mouraient pas.

(Mais je voyais leurs naseaux chercher la prairie tout le jour hors de leurs boxes.)

Ni ne mouraient ces trublions d’oiseaux dans les branches que nous suivions de nos pupitres

bataillant des becs et des ailes pour nous chanter un envers du décor à portée de nos griffes.

(Mais il y avait les vitres,

et dans la cour ce gosse un peu attardé qu’on maltraitait parfois.)

Il y eut pourtant une mère qui ne pouvait mourir

et que je vis chuter un matin sur le trottoir, soudain vulnérable,

depuis la classe où j’étais requis.

II y eut le soupçon surtout qu’on ne pourrait jamais rendre grâce

à ces pavés tombés dans l’eau trompeuse de nos mares,

on ne sut jamais d’où.

L’homme doit-il se résigner à mourir ?

Que nous apprend la mort?

20

Pourtant je rends grâce à ce temps d’élans et de lenteurs

qui, les copains partis et le silence revenu, vous livrait au monde étrange

où maintenant les choses vous regardaient être là,

semblant attendre des réponses que les adultes,

et même le chat

gardaient pour eux.

Prendre son temps est-ce le perdre?

[...]

22

Je rends grâce à ces désintérêts soudains qui vous font tourner le dos aux jouets sans mystère,

leur préférer les secrets de la resserre, une échappée dans le chantier voisin,

le coup d’épaule des trains aux limites du domaine,

au-delà du cercle de lumière, la nuit sorcière,

et tout ce qu’on peut saisir au passage

d’un monde qu’on pressent au bout des fils qu’on tire on ne sait trop pourquoi ni comment. Par à-coups.

Avec la peur que tout lâche ou que tout vienne.

23

Je rends grâce aux frontières que l’on passe en clandestin,

premiers pas hors de la cour, vélo volé pour la prime aventure.

A cet autre côté où l’on renaît de se savoir un peu perdu,

tellement livré à l’audace et au possible,

et déjà redevable au coin de rue, au chemin creux conquis,

à la fiévreuse angoisse qui a réveillé les odeurs et les bruits,

d’être vivant.

Terriblement.

Comment peut-il y avoir du nouveau?

Exister, est-ce agir ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent?

[...]

25

Les appels étaient ceux d’une brise — déjà — dans les rideaux,

portée d’images, piste d’odeurs, trouée.

Et je rends grâce aux bruits lointains qui m’éloignaient du lit,

aux dessins des premiers livres invitant comme des fenêtres

les sentiers, les sillages et les années futures

à mettre de la profondeur dans le ciel,

de la fugue dans les pages,

un plus grand réel à portée de mots.

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

[...]

30

Je rends grâce à l’épagneul qui m’avait adopté pour quelques semaines

et vint chaque jour m’attendre au pied des murs noirs de l’école quand mes parents déchirés ne savaient plus l’heure des sorties.

A tous les chiens et les chats qui se sont laissé approcher, à ceux qui m’ont quelquefois accepté comme un frère maladroit,

à ceux qui n’auront fait que passer sous mes fenêtres, offrant leur nuit d’énigme à ma rue désertée.

A leur innocence terrible et à l’héritage qu’il y a bien longtemps m’a laissé

une fourrure écrasée dont j’ai voulu abréger la souffrance d’un coup de manivelle,

après l’avoir caressée,

et qui n’a pas compris.

[...]

37

Je rends grâce au gros temps qui trempa mes ferveurs de marcheur.

Au crachin des grèves de Bretagne

comme au pin s’égouttant dans un brouillard d’automne.

A ces rochers du bout des terres où l’on se risque quand se mêle aux déflagrations d’océan

l’orgueil d’être sous les bourrasques un vivant qui contemple et qui tient.

A cette envie qui me prend alors de me dissoudre sans cesser d’être une proue.

A cette ivresse d’écume venue de l’enfance dans les embruns du large

à jamais absorbés avec l’alcool des vents.

Quel est la relation entre la beauté et la bonté?

La beauté est elle promesse de bonheur ?

La beauté transforme-t-elle notre conscience du réel?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

38

Je rends grâce à l’enfance qui n’en finit pas d’attendre son heure et que nous aurons tous ou presque trahie.

A celle que nous n’aurons pas même vue courber l’échine avec les années

et qui n’aura pourtant jamais cessé de dessiner en nous des nids d’îles, des voiles faseyantes, des fortunes de mer.

A celle qui désespérant de nos croisières d’adultes a allumé ses feux de naufrageurs.

Changer, est-ce devenir quelqu’un d’autre ?

Est-on soi même ou le devient-on?

TROISIÈME PARTIE

Air du temps

[...]

41

Je rends grâce au manque qui tient tendue la corde,

à la frustration des nerfs qui cherchent la peau impalpable du monde, sa soie enfuie.

A ces fureurs soudaines qui voudraient brûler mes vaisseaux, mes fidélités, mes dérisoires entêtements.

A ce désir qui désespérément prétend remplir de vie

la dépression que creusent dans la cage de la poitrine les regrets et les absents et les passions éteintes.

A la mort qui rôde et pousse au chant le cygne.

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

[...]

43

Je rends grâce aux rebelles à l’air du temps

qu’on ne gave de décibels ni d’images publiciées,

qui ne tiennent pas leur place, hors-la-loi du marché,

et qui toujours passent à côté

- où la vie passe et le courant.

N’avons nous de devoirs qu’envers autrui ?

44

Aux solitaires, je rends grâce,

solidaires de chacun mais à l’écart des foules.

Sur les évidences futures en avance souvent,

ils aiment de loin, à jamais séparés des places qu’on pavoise

par le dégoût qu’ils ont des victoires consommées.

[...]

46

Je rends grâce à des inconnus, des disparus, des anonymes.

Mes héros clandestins pour un mot, un geste, la larme à l’œil qui ne rachète rien sans doute

mais fait les lendemains moins froids.

A celui qu’on vit dans l’assemblée nazie rester les bras croisés quand les autres saluaient.

Au maire qui n’inscrivit que son nom sur la liste des otages à fusiller.

A la vieille qui toujours tend du pain aux prisonniers malgré les soldats et leurs crosses sur ses côtes.

Aux pacifistes en temps de guerre même s’ils se trompaient.

A tous ceux qui un jour se sont risqués en découvrant qu’une vie, fût-elle la leur,

fussent-ils naïfs,

n’est pas seulement une histoire privée.

Une action désintéressée est-elle possible ?

Pour aimer autrui faut-il le connaître ?

Toute violence est-elle sans raison ?

Est-ce l’égalité des droits qui assure l’égalité des hommes ?

N’est-on responsable que de ses propres actes ?

47

Je rends grâce en somme à des hommes de craie.

L’averse les efface. Mais qu’ils aient malmené nos drapeaux, même en berne,

saboté nos trains de survie, et je les remercie.

Leurs refus auront peut-être permis d’y voir plus clair, agrandi le chant de quelques mots.

Ils n’auront écrit dans l’histoire aucune page, à peine laissé quelques graffiti,

mais quand même cherché le plus grand langage.

48

Je ne rends pas grâce à la peur, qui arme notre fragilité de ses mauvais alibis.

Mais à l’inquiétude, oui. Aux oreilles dressées, aux cœurs battants.

Aux paupières qui ne se ferment pas docilement avec la nuit.

Aux aguets. Aux alertes qui nous valent de ne pouvoir consentir tout à fait au sommeil des justes

alors que des hommes dehors n’ont que des remparts de carton à dresser contre le froid

et que la paix n’est plus que le fruit blet des combats perdus.

Comment définir le bien ?

49

Je rends grâce à ce qui déroute, fausse les compas, arrête la montre.

Au grain de sel ou de ciel dans l’engrenage froid des journées.

Aux accès de fièvre qui affûtent les nerfs, aux impromptus du doute, aux coups de blues.

Aux renvois lyriques des révoltes assagies, aux crises de foi,

comme à ces états d’âme tellement décriés sans lesquels un homme ne serait jamais

qu’une raclure de bidet.

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Commentez cette pensée de Nietzsche: « Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. » ?

[...]

53

Je rends grâce à qui se cabre,

certain pourtant que le cimetière sauvage de l’humus le réconciliera un jour avec la terre.

Aux bêtes que nous sommes et dont la vie se sert, aux hommes que nous devenons en grattant la blessure.

A tous ceux qui, sachant qu’il est une même nuit derrière la parenthèse que devant,

n’ont renoncé ni á user de l’outil, de la guitare ou de l’encre, ni à soigner les corps,

ni à planter des arbres.

Qu'est-ce qui a du sens ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

Exister, est-ce agir ?

L’homme doit-il se résigner à mourir ?

[...]

57

Je rends grâce au poète en nous qu’une simple vague fascine,

à cette part résiduelle qui nous ressemble encore au bout de nos fatigues et des journées perdues,

à cette part que nous voudrions croire aussi irréductible qu’elle est rebelle aux injonctions des modes,

rétive aux rêves qu’on affrète pour nous perdre

et qui nous fait chercher des mots pour tenter dans la foule

d’aller réveiller en chacun le poète qui s’est tu.

La beauté transforme-t-elle notre conscience du réel ?

Changer, est-ce devenir quelqu’un d’autre ?

Est-on soi même ou le devient-on ?

58

S’il est vrai que nous sommes ces animaux cabrés face à la mort,

dressés sur leurs ergots pour regarder par-dessus la crête des horizons,

ces chemineaux chercheurs de lieux et qui découvrent l’ailleurs,

je rends grâce quand même à cette lumière des mots qui éclaire nos chemins d’encre,

nous fait serrer les poings et répéter, poèmes à l’appui,

où que l’on soit qu’on n’est jamais d’ici, mais d’un pays qui reste à inventer

où les chasseurs peregrins toujours

préféreront son chant à la chair de l’oiseau.

L’homme doit-il se résigner à mourir ?

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

En général quand une chose devient utile cesse-t-elle d’être belle ?

QUATRIÈME PARTIE

Détours par le cœur

59

Je rends grâce en somme à tout ce qu’on dénigre,

à la flânerie, à l’écoute, aux détours par le cœur,

au chien sur le chemin qui vous arrête et vous rappelle

que la caresse est la meilleure façon de recevoir le jour.

Que gagne-t-on à échanger ?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

60

Je rends grâce à la plus-value d’un commerce gratuit,

d’une banale plaisanterie,

au grain du premier raisin offert, au bonbon surnuméraire

quand l’épicier rend la petite monnaie des mots pour dire

le soleil revenu, la grippe qui menace,

la confusion du temps qu’il fait et de celui qui passe,

quand au plein vent des marchés, et tandis que d’autres spéculent,

la vie s’augmente

de tout ce qui s’échange et qui n’a pas de prix.

Que gagne-t-on à échanger ?

Pour aimer autrui faut-il le connaître ?

61

Je rends grâce à tous ceux qui s’arrêtent, se penchent, s’étonnent et s’interrogent,

qu’un galet leste, qu’un bruit éclaire, qu’une odeur élargit,

qui ont toujours dans la poche du pain de reste pour les moineaux furtifs,

assez d’humilité et de questions pour donner corps aux énigmes familières,

et qui d’autant plus s’avivent qu’ils se perdent en route.

Que gagne-t-on à échanger ?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

62

Je rends grâce à ces pas qui vous mènent sans but sur une place à fontaine.

Au caprice conduisant le randonneur de crêtes sur le chemin des mûres.

A toutes ces aubaines de fruits, de pluies, de soleil ou de vent,

de rues dégrafées, de nuages dans les vitres, et de chansons surprises derrière les portes.

Je rends grâce au hasard, à ses flèches de tout bois.

A l’ami du comptoir, au sourire de rencontre, à l’amoureuse d’un instant.

A ce petit bonheur auquel on abandonne au bout du compte ce qui compte vraiment.

Est-ce illusoire de chercher á être heureux ?

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

63

Je rends grâce aux yeux qui se croisent et s’accrochent parfois à des arrière-pays.

Sur les visages, aux clairières qu’ouvre l’étonnement.

Aux mains qui tremblent à se poser sur une épaule.

Au regard d’un passant sur les quais buvant à grands traits l’innocence du monde.

Aux maladresses, à l’émotion délivrant à mots ouverts le poème des gens.

A tout ce qui dénoue, à tout ce qui libère.

Comme l’éclair d’un sourire dans une file d’attente.

Le bonheur est-il affaire privée ?

[...]

73

Plutôt qu’aux amarres du faux amour qui dure

au mouillage,

à l’abri des tendresses calcifiées,

rendre grâce aux ancres flottantes,

compagnes de dérive,

sous le regard froid des phares qui clignent de l’œil dans nos voiles.

Plutôt qu’aux pleurs des cœurs restés à terre dans leur saumure,

aux saluts toujours amis

les amers provisoires.

[...]

75

Je rends grâce à ce qui nous vient sur la portée des notes

et n’appelle pas d’autre réponse

qu’un corps qui danse.

Y a-t-il des choses que le langage ne puisse dire ?

[...]

80

A tout ne pas consentir pourtant. Saluer,

mais rendre grâce à ce qui refuse en nous de n’être chère que pour nourrir la lignée, de naître chair

que pour porter les chromosomes de l’espèce.

Saluer, mais s’agrandir

du sang des mots, du chant que l’on oppose avec les vingt-six lettres de l’alphabet

et l’héritage de nos livres

aux gènes de la fidélité.

Que suis-je par rapport à mon corps ?

Quelle différence peut-on faire entre l’esprit et le corps ?

La culture est-elle libératrice ?

Avons nous le choix d’être libre ?

Quelle est la part de l’inné et de l’acquis dans le caractère ?

81

Ne jamais rendre grâce qu’à ce qui vivifie, amplifie, féconde

l’humaine contradiction de perdre

et de prendre pied tout à la fois.

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

[...]

87

Ces chemins de terre qui se coulent sous un arbre, disparaissent dans un creux, reviennent en gloire sur les crêtes,

je ne leur rends pas grâce seulement de ne savoir se tendre vers un but,

de rebondir de grange en pont plus loin que notre imagination et nos jambes ne sauraient aller,

mais aussi d’accueillir d’autres voyageurs, d’autres ruissellements de pas,

et plus encore de se ramifier à la moindre tentation,

au prétexte d’une mare où s’abreuver, d’une colline à séduire, d’une chapelle en ruine ou d’un cimetière à consoler.

Je leur rends grâce de déployer cette poudreuse arborescence du désir par laquelle

on croirait pouvoir encore se fondre dans le monde par capillarité.

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

[...]

91

Je rends grâce aux encres et aux papiers pour les passages qu’ils ouvrent entre les lignes,

l’orgueil qu’ils donnent à la lucidité, la joie qu’ils mettent au partage,

et pour l’humilité fraternelle que tout lecteur connaît quand il s’agrandit de l’autre,

par la justesse des mots redevenu le même.

Que gagne-t-on à échanger ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

[...]

Michel Baglin, *L’Alcool des vents*, Editions Rhubarbe 2010

Il n’est pas de frontière entre hier et demain, pas plus qu’entre la vie et la mort,

ni grosse ardoise levée, ni tremblement de ruisseau, mais un commerce

large et spongieux de tous les instants, une profonde contagion des années et des siècles, au-delà des paupières noires de la nuit,

au-delà de la rotation des continents, des maternités océaniques,

le libre accès au temps par les fourmillements et les fulgurations de la mémoire,

la libre circulation du temps par l’agitation vigoureuse de l’esprit,

la possession du temps.

Le temps est-il un processus linéaire ?

L’auge a poussé dans la muraille,

rectangulaire, indifférente et humble.

Pierre sereine ignorant le ciel bleu

si confiante en l’obscurité de son grain.

Elle méprise les problèmes de l’âme.

Nous avons appris d’elle la présence

impassible de la matière, la petite

peur de l’homme en face de la réalité.

Pierre vulnérable

fermée aux sollicitations de nos doigts.

L’esprit a-t-il accès aux choses ?

Quand j’étais jeune

Mes maîtres chaque matin

Me lavaient le cerveau

Je plaçais ma tête

Sous la bouche de la pompe

Et mes maîtres aimés

Me débarbouillaient le visage

Ils me grattaient le cerveau

À la brosse à chiendent

On me tenait par les bras

Parce qu’à cet âge-là

On n’aime pas la grande eau

A la maison je montrais fièrement

Mon cerveau propre à mes parents

Je courais rendre visite à nos voisins

Qui louaient ma propreté

Aujourd’hui tous les cerveaux sont propres

À cause des laveries automatiques.

Etre cultivé rend-il meilleur ?

La culture est-elle libératrice ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

Pluie lente sur la baie, nuages

pas pressés,

et peut-être

grosse satisfaction

du chien sec couché sous le semi-remorque

à l’arrêt.

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Paol Keineg

INTRODUCTION

[...] II faut encore partir de l’opposition entre Pascal et Descartes. Pour celui-ci, il n’y a qu’un seul discours véritable possible, celui qui, partant du « cogito », finit par fonder la science du monde. Le doute a réduit au silence, a étouffé les opinions, les philosophies et les autres formes de discours, en ne les comptant pour rien : reste à suivre le chemin linéaire des certitudes.

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Les principes de la raison sont-ils issus de l'expérience ?

Pascal, on l’a vu, procède tout autrement : la matière même de son oeuvre, c’est son expérience, c’est l’ensemble des discours, philosophiques, religieux, scientifiques, qui existent effectivement; ce sont les conduites des hommes telles qu’on les observe (divertissements, etc.). Loin de parler tout seul, comme Descartes qui a d’emblée fait taire, en doutant de tout, les voix d’Epictète ou de Montaigne, Pascal se situe dans le réseau des discours et des pensées de son époque : anticartésien par son point de départ même, il agit, comme dans les sciences, en empiriste.

L’expérience peut-elle démontrer quelque chose ?

Les principes de la raison sont-ils issus de l'expérience ?

Puisqu’il veut convertir les hommes, il lui faut d’abord les écouter, accepter le dialogue : considérer, pour ainsi dire, les discours des autres comme des faits d’expérience. Or, constate Pascal, on ne peut se tromper par le côté où l’on envisage les choses ; chacun a raison du point de vue où il se place et ne manque qu’à accepter le point de vue opposé; il n’y a donc pas de discours absolument illégitime; et tout discours, même « naïf », même populaire, a sa raison d’être et sa valeur propre, du moment qu’il existe. Il mérite donc d’être analysé et interprété. [...]

Peut-on être sûr d’avoir raison ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Les *Pensées* sont, au fond, une sorte de machine infernale, à laquelle on n’échappe nécessairement que vaincu et persuadé : l’un des seuls exemples, avec Rousseau, de piège littéraire. Car Pascal prend toujours soin, dans son livre, de dessiner la place de son lecteur: toujours il lui parle, lui présente le spectacle du monde, lui fait écouter le dialogue des philosophes et des religions. Il y a une véritable mise en scène des *Pensées*, au milieu de laquelle, très vite, le lecteur ne sait plus s’il est spectateur ou acteur : le « vous » qui le met en cause le force, peu à peu, à s’identifier au « je » et, comme par imitation, à écouter, à discuter et, comme le veut Pascal, à « chercher ». Mimant la recherche, le lecteur finit par chercher.

Dès lors, Pascal a gagné la partie : nous avons vu, en effet, que les types de discours qu’il a pu reconstruire offrent des perspectives suffisamment larges pour représenter, de façon schématique, toutes les opinions possibles sur le problème de l’homme. La typologie des points de vue est à la fois assez formelle et variée pour que tout discours puisse être rapporté à un cas ou à une perspective assignable. Nécessairement le lecteur est pris dans le réseau : il se reconnaît soit dans le naïf, soit dans le demi-habile, soit dans le dévot; en Montaigne ou en Descartes; en Epicure ou en un stoïcien. Dans tous les cas il retrouve, « mutatis mutandis », sa propre position dans l’une ou plusieurs de celles que Pascal a construites ; il est “ embarqué » car, quel que soit son discours, « s’il s’élève », on l’abaisse, « s’il s’abaisse », on l’élève, et « le contredit toujours ».

Tel est en effet le piège pascalien : une opinion étant donnée, elle est sans cesse remise en critique au nom d’une autre, et cela dans tous les domaines : les sceptiques réfutent à bon droit les dogmatiques car nous ne sommes jamais certains de ne pas rêver ; mais les dogmatiques ont également raison de se fier à la « nature ». De la même façon, les demi-habiles ont raison de ne pas prendre la coutume pour la loi naturelle; mais le peuple a encore plus raison qu’eux car « fronder les Etats » c’est établir un désordre permanent, sans possibilité réelle de fonder un ordre légitime. Et ainsi de suite, chaque discours réfute l’autre, passant sans cesse du pour au contre.

La critique pascalienne consiste fondamentalement en une méthode d’interprétation : dans chaque cas Pascal cherche la « raison des effets », la racine d’une opinion ou encore ce qui lui donne son sens. Il ne faut pas seulement écouter un discours, il faut encore en découvrir la signification profonde, et souvent cachée, en remontant à son principe. Ecoutons les sceptiques : ils n’ont raison de proclamer notre ignorance que s’ils sont peu nombreux; si tout le monde était de leur avis, il y aurait une vérité unique et universelle : au fond du scepticisme se trouve un dogmatisme larvé; son véritable sens est le dogmatisme : le pyrrhonisme se réfute donc lui-même. Autre exemple : les demi-habiles font profession de mépriser le peuple; mais lorsqu’ils veulent tout bouleverser pour établir un ordre qu’ils imaginent plus juste, ils commettent la même erreur que les naïfs : la véritable signification de la demi-habileté, c’est la naïveté, son contraire. Prenons encore le cas des ennemis de la religion chrétienne, les Juifs : ils ont beau s’attaquer au christianisme, dit Pascal, leur folie ne sert qu’à l’établir et à prouver sa vérité.

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

Peut-on distinguer le rêve de la réalité ?

Les apparences sont-elles trompeuses ?

Que sait-on du réel ?

Tel est le nerf de l’argumentation des *Pensées* : affirmer la grandeur de l’homme, c’est prouver sa présomption et sa misère; mais on reconnaît sa dignité au fait que l’homme se sait misérable. Ainsi la signification véritable d’un discours n’est pas son sens explicite, mais toujours le sens contraire. Le piège est parfait : quoi que vous puissiez dire, affirme Pascal, la signification de votre discours vous échappe et vous réfute; tout ce que vous dites ne fait que renforcer l’opinion contraire.

N’y a-t-il aucune vérité dans le mensonge ?

Peut-on être sûr d’avoir raison ?

Le débat des pyrrhoniens et des dogmatiques n’a pas de fin et ne peut en avoir, par définition. On voit en quoi il n’est pas exagéré de parler de machine infernale : car une fois entré dans le jeu, il n’est pas possible d’en sortir : aucun discours n’échappe au renversement du pour ou contre, et à peine croit-on avoir trouvé un point fixe ou une position stable que tout est remis en question. La première victime en serait le lecteur lui-même : si Pascal a su le mettre en cause, s’il s’identifie au « je » des *Pensées*, le voilà entraîné d’une opinion à l’autre, se reconnaissant sans cesse dans ce qui lui est le plus contraire et toujours pris à revers, quoi qu’il dise. Le « je », chez Pascal, marque toujours la permanence d’une individualité, mais perpétuellement changée et étrangère à elle-même : « je » est un autre.

Changer, est-ce devenir quelqu’un d’autre ?

Mais aussi le lecteur de bonne foi est réduit au silence, c’est-à-dire, d’une certaine façon, convaincu. S’il ne peut rien dire sans se réfuter du même coup, il ne lui reste plus qu’à se taire. C’est là l’effet produit par la construction pascalienne : cette « philosophie du discours » place le lecteur dans une position telle qu’il doit nécessairement rester en silence et écouter la parole de Dieu qui seule peut encore mettre de l’ordre dans un chaos insupportable. [...]

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

La philosophie peut-elle parler de la religion ?

Car que dit la Révélation ? Elle tient, dit Pascal, dans l’idée du péché originel et dans la personne de Jésus-Christ : sans elle, nous sommes « incompréhensibles à nous-mêmes ». Mais elle rend compte de tout : la doctrine du péché originel distingue deux natures en l’homme, l’une glorieuse, l’autre déchue, avant et après la Faute. Avant le péché, l’homme est heureux, pur de tout mal; après la chute, il est soumis à la concupiscence et « incapable de tout bien ». La distinction de ces deux natures explique clairement toutes les contrariétés de l’homme.

Comment définir le bien ?

Du même coup, la Révélation, ou plutôt la personne de Jésus-Christ, devient le point fixe qui rend aux opinions diverses leur vérité et leur sens. Car tout ce que nous disions de la dignité de l’homme peut maintenant se rapporter à sa nature avant la chute ; inversement, ce que nous disions de sa bassesse s’applique à l’état de déchéance : il redevient possible, grâce à la parole de Dieu, de parler sans se contredire, ou sans dire n’importe quoi. Il suffit de bien penser que notre nature est déchue pour pouvoir dire que nous sommes misérables et grands sans absurdité, puisque nous ne le disons plus du même aspect de l’homme. Il n’y a pas de santé du discours sans la parole de Dieu, mais avec elle nous pouvons enfin penser sans contradiction. Ainsi la Révélation rend la philosophie inutile puisque jamais la philosophie n’a conduit au salut ; mais elle la rend aussi possible, car sans la Révélation toute pensée retombe dans le chaos.

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

Ceci compris, nous voyons que la Révélation donne sens à tout : elle est la *raison de tous les « effets »*. C’est parce que Dieu a voulu se cacher qu’il y a des incroyants, et leur incroyance même est une preuve supplémentaire de la vérité du christianisme; c’est aussi parce que Dieu se cache que les Juifs n’ont pas vraiment compris le « sens spirituel » des Ecritures : et leur aveuglement prouve encore la religion chrétienne. Les pires ennemis du christianisme ne font que le renforcer. Ce qui paraît le plus contraire à Dieu n’a de sens que par lui et retomberait, sans lui, dans le chaos et le néant. Aussi la religion rend-elle aussi bien compte de ce qui lui est contraire que du reste. Elle est la secrète raison d’être de tout, et même de ses ennemis.

Pascal conserve cependant de son expérience de physicien ce principe qu’une hypothèse, même si elle explique beaucoup de faits, peut toujours être remise en question : c’est pourquoi il demande aux Écritures de fournir des preuves de leur propre vérité. Or, montre-t-il, la parole de Dieu porte en elle-même les marques de sa vérité, de telle sorte qu’il n’est pas possible, de bonne foi, de la révoquer en doute : les miracles, la « perpétuité de la religion chrétienne » tout au long de l’histoire et les prophéties en sont les preuves irréfutables. [...]

Introduction aux *Pensées* de Pascal par Dominiques Descotes

ARTICLE PREMIER

PENSÉES SUR l’ESPRIT ET SUR LE STYLE

\*2-511 [...] Il y a donc deux sortes d’esprits : l’une, de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c’est là l’esprit de justesse; l’autre, de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c’est là l’esprit de géométrie. L’un est force et droiture d’esprit, l’autre est amplitude d’esprit. Or l’un peut bien être sans l’autre, l’esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant être aussi ample et faible. [...]

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

\*7-510 A mesure qu’on a plus d’esprit, on trouve qu’il y a plus d’hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

Etre cultivé rend-il meilleur ?

La détermination du bien n’est-elle qu’une affaire d’opinion ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

\*9-701 Quand on veut reprendre avec utilité, et quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité, mais lui découvrir le côté par où elle est fausse. Il se contente de cela, car il voit qu’il ne se trompait pas, et qu’il manquait seulement à voir tous les côtés ; or on ne se fâche pas de ne pas tout voir, mais on ne veut pas [s’]être trompé; et peut-être que cela vient de ce que naturellement l’homme ne peut tout voir, et de ce que naturellement il ne se peut tromper dans le côté qu’il envisage ; comme les appréhensions des sens sont toujours vraies.

Les apparences sont-elles trompeuses ?

Peut-on percevoir sans juger ?

La vérité dépend-elle de nous ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Peut-on être sûr d’avoir raison ?

Ce qui est vrai en théorie peut-il être faux en pratique ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

\*10-737 On se persuade mieux, pour l’ordinaire, par les raisons qu’on a soi-même trouvées, que par celles qui sont venues dans l’esprit des autres.

La vérité dépend-elle de nous ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Peut-on être sûr d’avoir raison ?

\* 19-976 La dernière chose qu’on trouve en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu’il faut mettre la première.

Qu'est-ce qu'une idée ?

\*22-696 Qu’on ne dise pas que je n’ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle ; quand on joue à la paume, c’est une même balle dont joue l’un et l’autre, mais l’un la place mieux.

J’aimerais autant qu’on me dît que je me suis servi des mots anciens. Et comme si les mêmes pensées ne formaient pas un autre corps de discours, par une disposition différente, aussi bien que les mêmes mots forment d’autres pensées par leur différente disposition.

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

\*34-587 On ne passe point dans le monde pour se connaître en vers, si l’on n’a mis l’enseigne de poète, de mathématicien, etc. Mais les gens universels ne veulent point d’enseigne, et ne mettent guère de différence entre le métier de poète et celui de brodeur.

Les gens universels ne sont appelés ni poètes, ni géomètres, etc.; mais ils sont tout cela, et juges de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront de ce qu’on parlait quand ils sont entrés. On ne s’aperçoit point en eux-là. On ne les devine point. Ils parleront de ce qu’on parlait quand ils sont entrés. On ne s’aperçoit point en eux d’une qualité plutôt que d’une autre, hors de la nécessité de la mettre en usage; mais alors on s’en souvient, car il est également de ce caractère qu’on ne dise point d’eux qu’ils parlent bien, quand il n’est pas question du langage, et qu’on dise d’eux qu’ils parlent bien, quand il en est question.

C’est donc une fausse louange qu’on donne à un homme quand on dit de lui, lorsqu’il entre, qu’il est fort habile en poésie; et c’est une mauvaise marque, quand on n’a pas recours à un homme quand il s’agit de juger de quelques vers.

La culture est-elle libératrice ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

Le langage n'est-il qu'un outil ?

37-195 [Puisqu’on ne peut être universel et savoir tout ce qui se peut savoir sur tout, il faut savoir peu de tout. Car il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout que de savoir tout d’une chose ; cette universalité est la plus belle. Si on pouvait avoir les deux, encore mieux, mais s’il faut choisir, il faut choisir celle-là, et le monde le sent et le fait, car le monde est un bon juge souvent.]

\*40-527 Les exemples qu’on prend pour prouver d’autres choses, si on voulait prouver les exemples, on prendrait les autres choses pour en être les exemples; car, comme on croit toujours que la difficulté est à ce qu’on veut prouver, on trouve les exemples plus clairs et aidant à le montrer.

Ainsi, quand on veut montrer une chose générale, il faut en donner la règle particulière d’un cas; mais si on veut montrer un cas particulier, il faudra commencer par la règle [générale]. Car on trouve toujours obscure la chose qu’on veut prouver, et claire celle qu’on emploie à la preuve; car, quand on propose une chose à prouver, d’abord on se remplit de cette imagination qu’elle est donc obscure, et, au contraire, que

celle qui la doit prouver est claire, et ainsi on l’entend aisément.

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

\*46-670 Diseur de bons mots, mauvais caractère.

\*47-555 Il y en a qui parlent bien et qui n’écrivent pas bien. C’est que le lieu, l’assistance les échauffe et tire de leur esprit plus qu’ils n’y trouvent sans cette chaleur.

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

ARTICLE II

MISÈRE DE L’HOMME SANS DIEU

66-72 II faut se connaître soi-même : quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n’y a rien de plus juste.

Est-il préférable de se connaître ?

72-199 [...] On se croit naturellement bien plus capable d’arriver au centre des choses que d’embrasser leur circonférence. L’étendue visible du monde nous surpasse visiblement; mais comme c’est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder, et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu’au néant que jusqu’au tout; il la faut infinie pour l’un et l’autre; et il me semble que qui aurait compris les derniers principes des choses pourrait aussi arriver jusqu’à connaître l’infini. L’un dépend de l’autre, et l’un conduit à l’autre. Ces extrémités se touchent et se réunissent en Dieu, et en Dieu seulement. [...]

La vérité dépend-elle de nous ?

Peut-on être sûr d’avoir raison ?

77-1001 Je ne puis pardonner à Descartes; il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu; mais il n’a pu s’empêcher de lui faire donner une chiquenaude, pour mettre le monde en mouvement; après cela, il n’a plus que faire de Dieu.

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

\*80-98 et 99 D’où vient qu’un boiteux ne nous irrite pas, et un esprit boiteux nous irrite ? A cause qu’un boiteux reconnaît que nous allons droit, et qu’un esprit boiteux dit que c’est nous qui boitons; sans cela, nous en aurions pitié et non colère.

Epictète demande bien plus fortement : “Pourquoi ne nous fâchons-nous pas si on dit que nous avons mal à la tête et que nous nous fâchons de ce qu’on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal.” Ce qui cause cela est que nous sommes bien certains que pas boiteux ; mais nous ne sommes pas si assurés que nous choisissons le vrai. De sorte que, n’en ayant d’assurance qu’à cause que nous le voyons de toute notre vue, quand un autre voit de toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens et nous étonne, et encore plus quand mille autres se moquent de notre choix ; car il faut préférer nos lumières à celles de tant d’autres, et cela est hardi et difficile. Il n’y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

La vérité dépend-elle de nous ?

Peut-on être sûr d’avoir raison ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Les apparences sont-elles trompeuses ?

\*81-661 L’esprit croit naturellement, et la volonté aime naturellement; de sorte que, faute de vrais objets, il faut qu’ils s’attachent aux faux.

Peut-on croire sans savoir ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

\*82-44 *Imagination*. — C’est cette partie décevante d’autant plus fourbe qu’elle ne l’est pas toujours ; car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l’était infaillible du mensonge. Mais, étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du même caractère le vrai et le faux.

Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages; et c’est parmi eux que l’imagination a le grand don de persuader les hommes. La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l’homme une seconde nature. Elle a ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres; elle fait croire, douter, nier la raison; elle suspend les sens, elle les fait sentir; elle a ses fous et ses sages : et rien ne nous dépite davantage que de voir qu’elle remplit ses hôtes d’une satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison. Les habiles par imagination se plaisent tout autrement à eux-mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire; ils disputent avec hardiesse et confiance; les autres, avec crainte et défiance : et cette gaieté de visage leur donne souvent l’avantage dans l’opinion des écoutants, tant les sages imaginaires ont de faveur auprès des juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous; mais elle les rend heureux, à l’envi de la raison qui ne peut rendre ses amis que misérables, l’une les couvrant de gloire, l’autre de honte.

Qui dispense la réputation ? qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux lois, aux grands, sinon cette faculté imaginante ? Combien toutes les richesses de la terre sont insuffisantes sans son consentement ! [...]

Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu’il ne faut, s’il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n’en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer. [...]

[Qui ne voudrait suivre que la raison serait fou au jugement du commun des hommes. Il faut juger au jugement de la plus grande partie du monde. Il faut, puisqu’il lui a plu, travailler tout le jour pour des biens reconnus pour imaginaires, et quand le sommeil nous a délassés des fatigues de notre raison, il faut incontinent se lever en sursaut pour aller courir après les fumées et essuyer les impressions de cette maîtresse du monde. [...]

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever les yeux agréablement. Il n’est pas permis au plus équitable homme du monde d’être juge en sa cause; j’en sais qui, pour ne pas tomber dans cet amour-propre, ont été les plus injustes du monde à contre-biais : le moyen sûr de perdre une affaire toute juste était de la leur faire recommander par leurs proches parents. [...]

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Peut-on percevoir sans juger ?

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

\*92-125 Qu’est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés ? Et dans les enfants, ceux qu’ils ont reçus de la coutume de leurs pères, comme la chasse dans les animaux ?

Une différente coutume nous donnera d’autres principes naturels, cela se voit par expérience; et s’il y en a d’ineffaçables à la coutume, il y en a aussi de la coutume contre la nature, ineffaçables à la nature, et à une seconde coutume. Cela dépend de la disposition.

Quelle est la part de l’inné et de l’acquis dans le caractère ?

Etre cultivé rend-il meilleur ?

Toutes les cultures se valent-elles ?

La culture est-elle libératrice ?

La vérité dépend-elle de nous ?

Peut-on être sûr d’avoir raison ?

\*93-126 Les pères craignent que l’amour naturel des enfants ne s’efface. Quelle est donc cette nature, sujette à être effacée ? La coutume est une seconde nature qui détruit la première. Mais qu’est-ce que nature ? Pourquoi la coutume n’est-elle pas naturelle ? J‘ai grand’peur que cette nature ne soit elle-même qu’une première coutume, comme la coutume est une seconde nature.

\*97-634 La chose la plus importante à toute la vie est le choix du métier : le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, soldats, couvreurs. “C’est un excellent couvreur”, dit-on; et, en parlant des soldats : “Ils sont bien fous”, dit-on; et les autres au contraire : “Il n’y a rien de grand que la guerre ; le reste des hommes sont des coquins.” A force d’ouïr louer en l’enfance ces métiers, et mépriser tous les autres, on choisit ; car naturellement on aime la vérité, et on hait la folie; ces mots nous émeuvent : on ne pèche qu’en l’application. Tant est grande la force de la coutume, que, de ceux que la nature n’a faits qu’hommes, on fait toutes les conditions des hommes; car des pays sont tous de maçons, d’autres tous de soldats, etc. Sans doute que la nature n’est pas contraint la nature; et quelquefois la nature la surmonte, et retient l’homme dans son instinct, malgré toute coutume, bonne ou mauvaise.

Commentez cette pensée de Nietzsche: « Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. » ?

Ce qui est vrai en théorie peut-il être faux en pratique ?

Est-on soi même ou le devient-on ?

Peut-on croire sans savoir ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Quelle est la part de l’inné et de l’acquis dans le caractère ?

Toutes les cultures se valent-elles ?

La culture est-elle libératrice ?

La vérité dépend-elle de nous ?

98-193 *La prévention induisant en erreur*. — C’est une chose déplorable de voir tous les hommes ne délibérer que des moyens, et point de la fin. Chacun songe comme il s’acquittera de sa condition; mais pour le choix de la condition, et de la patrie, le sort nous le donne.

C’est une chose pitoyable, de voir tant de Turcs, d’hérétiques, d’infidèles, suivre le train de leurs pères, par cette seule raison qu’ils ont été prévenus chacun que c’est le meilleur. Et c’est ce qui détermine chacun à chaque condition, de serrurier, soldat, etc.

C’est par là que les sauvages n’ont que faire de la Provence.

Comment définir le bien ?

Toutes les cultures se valent-elles ?

La culture est-elle libératrice ?

Avons nous le choix d’être libre ?

Quelle est la part de l’inné et de l’acquis dans le caractère ?

\*99-539 II y a différence universelle et essentielle entre les actions de la volonté et toutes les autres.

La volonté est un des principaux organes de la créance ; non qu’elle forme la créance, mais parce que les choses sont vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté, qui se plaît à l’une plus qu’à l’autre, détourne l’esprit de considérer les qualités de celles qu’elle n’aime pas à voir ; et ainsi l’esprit, marchant d’une pièce avec la volonté, s’arrête à regarder la face qu’elle aime; et ainsi il en juge par ce qu’il voit.

La perception peut-elle s’éduquer ?

Peut-on percevoir sans juger ?

Les apparences sont-elles trompeuses ?

Peut-on croire sans savoir ?

La vérité dépend-elle de nous ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

100-978 *Amour-propre*. — La nature de l’amour-propre et de ce *moi* humain est de n’aimer que soi et de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il ? Il ne saurait empêcher que cet objet qu’il aime ne soit plein de défauts et de misères : il veut être grand, il se voit petit; il veut être heureux, et il se voit misérable; il veut être parfait, et il se voit plein d’imperfections ; il veut être l’objet de l’amour et de l’estime des hommes, et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris. Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu’il soit possible de s’imaginer; car il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend, et qui le convainc de ses défauts. Il désirerait de l’anéantir, et, ne pouvant la détruire en elle-même il la détruit, autant qu’il peut, dans sa connaissance et dans celle des autres ; c’est-à-dire qu’il met tout son soin à couvrir ses défauts et aux autres et à soi-même, et qu’il ne peut souffrir qu’on les lui fasse voir ni qu’on les voie.

C’est sans doute un mal que d’être plein de défauts; mais c’est encore un plus grand mal que d’en être plein et de ne les vouloir pas reconnaître, puisque c’est y ajouter de ne les vouloir pas reconnaître, puisque c’est y ajouter encore celui d’une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent; nous ne trouvons pas juste qu’ils veuillent être estimés de nous plus qu’ils ne méritent : il n’est donc pas juste aussi que nous les trompions et que nous voulions qu’ils nous estiment plus que nous ne méritons.

Ainsi, lorsqu’ils ne découvrent que des imperfections et des vices que nous avons en effet, il est visible qu’ils ne nous font point de tort, puisque ce ne sont pas eux qui en sont cause, et qu’ils nous font un bien, puisqu’ils nous aident à nous délivrer d’un mal, qui est l’ignorance de ces imperfections. Nous ne devons pas être fâchés qu’ils les connaissent, et qu’ils nous méprisent : étant juste et qu’ils nous connaissent pour ce que nous sommes, et qu’ils nous méprisent, si nous sommes méprisables et qu’ils nous méprisent, si nous sommes méprisables.

Voilà les sentiments qui naîtraient d’un cœur qui serait plein d’équité et de justice. Que devons-nous donc dire du nôtre, en y voyant une disposition toute contraire ? Car n’est-il pas vrai que nous haïssons la vérité et ceux qui nous la disent, et que nous aimons qu’ils se trompent à notre avantage, et que nous voulons être estimés d’eux autres que nous ne sommes en effet ?

En voici une preuve qui me fait horreur. La religion catholique n’oblige pas à découvrir ses péchés indifféremment à tout le monde : elle souffre qu’on demeure caché à tous les autres hommes ; mais elle en excepte un seul, à qui elle commande de découvrir le fond de son cœur, et de se faire voir tel qu’on est. Il n’y a que ce seul homme au monde qu’elle nous ordonne de désabuser, et elle l’oblige à un secret inviolable, qui fait que cette connaissance est dans lui comme si elle n’y était pas. Peut-on s’imaginer rien de plus charitable et de plus doux ? Et néanmoins la corruption de l’homme est telle, qu’il trouve encore de la dureté dans cette loi; et c’est une des principales raisons qui a fait révolter contre l’Eglise une grande partie de l’Europe.

Que le cœur de l’homme est injuste et déraisonnable, pour trouver mauvais qu’on l’oblige de faire à l’égard d’un homme ce qu’il serait juste, en quelque sorte, qu’il fît à l’égard de tous les hommes ! Car est-il juste que nous les trompions ?

II y a différents degrés dans cette aversion pour la vérité; mais on peut dire qu’elle est dans tous en quelque degré, parce qu’elle est inséparable de l’amour-propre. C’est cette mauvaise délicatesse qui oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres, de choisir tant de détours et de tempéraments pour éviter de les choquer. Il faut qu’ils diminuent nos défauts, qu’ils fassent semblant de les excuser, qu’ils y mêlent des louanges et des témoignages d’affection et d’estime. Avec tout cela, cette médecine ne laisse pas d’être amère à l’amour-propre. Il en prend le moins qu’il peut, et toujours avec dégoût, et souvent même avec un secret dépit contre ceux qui la lui présentent.

Il arrive de là que, si on a quelque intérêt d’être aimé de nous, on s’éloigne de nous rendre un office qu’on sait nous être désagréable; on nous traite comme nous voulons être traités : nous haïssons la vérité, on nous la cache; nous voulons être flattés, on nous flatte; nous aimons à être trompés, on nous trompe.

C’est ce qui fait que chaque degré de bonne fortune qui nous élève dans le monde nous éloigne davantage de la vérité, parce qu’on appréhende plus de blesser ceux dont l’affection est plus utile et l’aversion plus dangereuse. Un prince sera la fable de toute l’Europe, et lui seul n’en saura rien. Je ne m’en étonne pas : dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parce qu’ils se font haïr. Or, ceux qui vivent avec les princes aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu’ils servent; et ainsi, ils n’ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes.

Ce malheur est sans doute plus grand et plus ordinaire dans les plus grandes fortunes; mais les moindres n’en sont pas exemptes, parce qu’il y a toujours quelque intérêt à se faire aimer des hommes. Ainsi la vie humaine n’est qu’une illusion perpétuelle; on ne fait que s’entre-tromper et s’entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L’union qui est entre les hommes n’est fondée que sur cette mutuelle tromperie ; et peu d’amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu’il n’y est pas, quoiqu’il en parle alors sincèrement et sans passion.

L’homme n’est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l’égard des autres. Il ne veut donc pas qu’on lui dise la vérité. Il évite de la dire aux autres ; et toutes ces dispositions, si éloignées de là justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur.

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Ce qui est vrai en théorie peut-il être faux en pratique ?

Qu'avons-nous à gagner à faire notre devoir ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

104-937 Quand notre passion nous porte à faire quelque chose, nous oublions notre devoir : comme on aime un livre, on le lit, lorsqu’on devrait faire autre chose. Mais, pour s’en souvenir, il faut se proposer de faire quelque chose qu’on hait; et lors on s’excuse sur ce qu’on a autre chose à faire, et on se souvient de son devoir par ce moyen.

\*107-552 *Lustravit lampade terras*. — Le temps et mon humeur ont peu de liaison; j’ai mes brouillards et mes affaires même, y fait peu. Je m’efforce quelquefois de moi-même contre la fortune; la gloire de la dompter de moi-même me la fait dompter gaiement; au lieu que je fais quelquefois le dégoûté dans la bonne fortune.

Le bonheur est-il affaire privée ?

\*122-802 Le temps guérit les douleurs et les querelles, parce qu’on change : on n’est plus la même personne. Ni l’offensant, ni l’offensé, ne sont plus eux-mêmes. C’est comme un peuple qu’on a irrité, et qu’on reverrait après deux générations. Ce sont encore les Français, mais non les mêmes.

Changer, est-ce devenir quelqu’un d’autre ?

123-673. Il n’aime plus cette personne qu’il aimait il y a dix ans. Je crois bien : elle n’est plus la même, ni lui non plus. Il était jeune et elle aussi; elle est tout autre. Il l’aimerait peut-être encore, telle qu’elle était alors.

*130-415 Agitation. —* Quand un soldat se plaint de la peine qu’il a, ou un laboureur, etc., qu’on les mette sans rien faire.

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

131-622 *Ennui*. — Rien n’est si insupportable à l’homme que d’être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l’ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir.

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Le bonheur se trouve-t-il dans le repos ?

133-13 Deux visages semblables, dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur ressemblance.

Qu'est-ce qu'une idée ?

\*135-773 Rien ne nous plaît que le combat, mais non pas la victoire : on aime à voir les combats des animaux, non le vainqueur acharné sur le vaincu; que voulait-on voir, sinon la fin de la victoire ? Et dès qu’elle arrive, on en est saoul. Ainsi dans le jeu, ainsi dans la recherche de la vérité. On aime à voir, dans les disputes, le combat des opinions; mais de contempler la vérité trouvée, point du tout ; pour la faire remarquer avec plaisir, il faut la faire voir naître de la dispute. De même, dans les passions : il y a du plaisir à voir deux contraires se heurter; mais, quand l’une est maîtresse ce ne n’est plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. Ainsi, dans les comédies, les scènes contentes sans crainte ne valent rien, ni les extrêmes misères sans espérance, ni les amours brutaux, ni les sévérités âpres.

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Toute violence est-elle sans raison ?

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

\*139-136 *Divertissement*. — Quand je m’y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s’exposent, dans la cour, dans la guerre, d’où naissent tant de querelles, de passions, d’entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j’ai découvert que tout le malheur des hommes vient d’une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s’il savait demeurer chez soi avec plaisir, n’en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d’une place. On n’achètera une charge à l’armée si cher, que parce qu’on trouverait insupportable de ne bouger de la ville; et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu’on ne peut demeurer chez soi avec plaisir.

Mais quand j’ai pensé de plus près, et qu’après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j’ai voulu en découvrir la raison, j’ai trouvé qu’il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable, que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près.

Quelque condition qu’on se figure, si l’on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde; et cependant, qu’on s’en imagine [un] accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher, s’il est sans divertissement, et qu’on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu’il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point, il tombera par nécessité dans les vues qui le menacent, des révoltes qui peuvent arriver, et enfin de la mort et des maladies qui sont inévitables; de sorte que, s’il est sans ce qu’on appelle divertissement, le voilà malheureux, et [plus] malheureux que le moindre de ses sujets, qui joue et qui se divertit.

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. Ce n’est pas qu’il y ait en effet du bonheur, ni qu’on s’imagine que la vraie béatitude soit d’avoir l’argent qu’on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre qu’on court : on n’en voudrait pas, s’il était offert. Ce n’est pas cet usage mol et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu’on recherche, ni les dangers de la guerre, ni la peine des emplois, mais c’est le tracas qui nous détourne d’y penser et nous divertit.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement; de là vient que la prison est un supplice si horrible; de là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. Et c’est enfin le plus grand sujet de félicité de la condition des rois, de [ce] qu’on essaie sans cesse à les divertir et à leur procurer toute sorte de plaisirs.

Le roi est environné de gens qui ne pensent qu’à divertir le roi, et l’empêcher de penser à lui. Car il est malheureux, tout roi qu’il est, s’il y pense.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui font sur cela les philosophes, et qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu’ils ne voudraient pas avoir acheté, ne connaissent guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères, mais la chasse — qui nous en détourne — nous en garantit.

Le conseil qu’on donnait à Pyrrhus, de prendre le repos qu’il allait chercher par tant de fatigues, recevait bien des difficultés.

Dire à un homme qu’il vive en repos, c’est lui dire qu’il vive heureux; c’est lui conseiller d’avoir une condition tout heureuse et laquelle il puisse considérer à loisir, sans y trouver sujet d’affliction; c’est lui conse[iller] … Ce n’est donc pas entendre la nature.

[Aussi les hommes qui sentent naturellement leur condition n’évitent rien tant que le repos : il n’y a rien qu’ils ne fassent pour chercher le trouble. Ce n’est pas qu’ils n’aient un instinct qui leur fait connaître que la vraie béatitude… La vanité, le plaisir de le montrer aux autres.

[Ainsi on se prend mal pour les blâmer; leur faute n’est pas en ce qu’ils cherchent le tumulte, s’ils ne le cherchaient que comme un divertissement; mais le mal est qu’ils le recherchent comme si la possession des choses qu’ils recherchent les devait rendre véritablement heureux, et c’est en quoi on a raison d’accuser leur recherche de vanité; de sorte qu’en tout cela et ceux qui blâment et ceux qui sont blâmés n’entendent la véritable nature de l’homme.]

Et ainsi, quand on leur reproche que ce qu’ils recherchent avec tant d’ardeur ne saurait les satisfaire, s’ils bien, qu’ils ne recherchent en cela qu’une occupation violente et impétueuse qui les détourne de penser à soi, et que c’est pour cela qu’ils se proposent un objet attirant qui les charme et les attire avec ardeur, ils laisseraient leurs adversaires sans répartie. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu’ils ne se connaissent pas eux-mêmes. Ils ne savent pas que ce n’est que la chasse, et non pas la prise, qu’ils recherchent. [...]

Ils s’imaginent que, s’ils avaient obtenu cette charge, ils se reposeraient ensuite avec plaisir, et ne sentent pas la nature insatiable de leur cupidité. Ils croient chercher la nature insatiable de leur cupidité. Ils croient chercher sincèrement le repos, et ne cherchent en effet que l’agitation.

Ils ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l’occupation au-dehors, qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles ; et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de notre autre instinct secret, qui reste de la grandeur de notre n’est en effet que dans le repos, et non pas dans le n’est en effet que dans le repos, et non pas dans le tumulte; et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l’agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu’ils n’ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu’ils envisagent, ils peuvent s’ouvrir par là la porte au repos.

Ainsi s’écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable; car, ou l’on pense aux misères qu’on a, ou à celles qui nous menacent. Et quand on se verrait même assez à l’abri de toutes parts, l’ennui, de son autorité privée, ne laisserait pas de sortir du fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l’esprit de son venin.

Ainsi l’homme est si malheureux, qu’il s’ennuierait même sans aucune cause d’ennui, par l’état propre de sa complexion; et il est si vain, qu’étant plein de mille causes essentielles d’ennui, la moindre chose, comme un billard et une balle qu’il pousse, suffisent pour le divertir. [...]

Est-il préférable de se connaître ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

Est-il absurde de désirer l'impossible ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

\*143-139 *Divertissement*. — On charge les hommes, dès l’enfance, du soin de leur honneur, de leur bien, de leurs amis, et encore du bien et de l’honneur de leurs amis. On les accable d’affaires, de l’apprentissage des langues et d’exercices, et on leur fait entendre qu’ils ne sauraient être heureux sans que leur santé, leur honneur, leur fortune et celle de leurs amis soient en bon état, et qu’une seule chose qui manque les rendrait malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. — Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux! Que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux ? — Comment ! ce qu’on pourrait faire ? Il ne faudrait que leur ôter tous ces soins ; car alors ils se verraient, ils penseraient à ce qu’ils sont, d’où ils viennent, où ils vont; et ainsi on ne peut trop les occuper et les détourner. Et c’est pourquoi, après leur avoir tant préparé d’affaires, s’ils ont quelque temps de relâche, on leur conseille de l’employer à se divertir, à jouer, et à s’occuper toujours tout entiers.

La culture est-elle libératrice ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

\*146-620 L’homme est visiblement fait pour penser; c’est toute sa dignité et tout son métier; et tout son devoir est de penser comme il faut. Or l’ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et sa fin.

Or à quoi pense le monde ? Jamais à cela; mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, etc., à se battre, à se faire roi, sans penser à ce que c’est qu’être roi, et qu’être homme.

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La conscience fait-elle de l’homme une exception ?

N’avons nous de devoirs qu’envers autrui ?

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

\*147-806 Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l’idée des autres d’une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver notre être imaginaire et négligeons le véritable. Et si nous avons ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d’attacher ces vertus-là à notre autre être, et les détacherions plutôt de nous pour les joindre à l’autre; nous serions de bon cœur poltrons pour acquérir la réputation d’être vaillants. Grande marque du néant de notre propre être, de n’être pas satisfait de l’un sans l’autre, et d’échanger souvent l’un pour l’autre! Car qui ne mourrait pour conserver son honneur, celui-là serait infâme.

Les apparences sont-elles trompeuses ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

152-77 *Orgueil*. — Curiosité n’est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. Autrement on ne voyagerait pas sur la mer, pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance d’en jamais communiquer.

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Une action désintéressée est-elle possible ?

\*159-643 Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j’en vois quelques-unes dans l’histoire, elles me plaisent fort. Mais enfin elles n’ont pas été tout à fait cachées, puisqu’elles ont été sues ; et quoiqu’on ait fait ce qu’on a pu pour les cacher, ce peu par où elles ont paru gâte tout; car c’est là le plus beau, de les avoir voulu cacher.

Une action désintéressée est-elle possible ?

\*183-166 Nous courons sans souci dans le précipice, après que nous avons mis quelque chose devant nous pour nous empêcher de le voir.

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

ARTICLE III

DE LA NÉCESSITÉ DU PARI

\*194-427 [...] L’immortalité de l’âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu’il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l’indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu’il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu’il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu’en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet. [...]

La détermination du bien n’est-elle qu’une affaire d’opinion ?

Comment définir le bien ?

Cette négligence en une affaire où il s’agit d’eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m’irrite plus qu’elle ne m’attendrit; elle m’étonne et m’épouvante : c’est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d’une dévotion spirituelle. J’entends au contraire qu’on doit avoir ce sentiment par un principe d’intérêt humain et par un intérêt d’amour-propre : il ne faut pour cela que voir ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l’âme fort élevée pour comprendre qu’il n’y a point ici de satisfaction véritable et solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis, et qu’enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre, dans peu d’années, dans l’horrible nécessité d’être éternellement ou anéantis ou malheureux.

Il n’y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves : voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. Qu’on fasse réflexion là-dessus, et qu’on dise ensuite s’il n’est pas indubitable qu’il n’y a de bien en cette vie qu’en l’espérance d’une autre vie, qu’on n’est heureux qu’à mesure qu’on s’en approche, et que, comme il n’y aura plus de malheurs pour ceux qui avaient une entière assurance de l‘éternité, il n’y a point aussi de bonheur pour ceux qui n’en ont aucune lumière.

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

Que nous apprend la mort ?

L’homme doit-il se résigner à mourir ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

C’est donc assurément un grand mal que d’être dans ce doute; mais c’est au moins un devoir indispensable de chercher, quand on est dans ce doute; et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble et bien malheureux et bien injuste. Que s’il est avec cela tranquille et satisfait, qu’il en fasse profession, et enfin qu’il en fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n’ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

Où peut-on prendre ces sentiments ? Quel sujet de joie trouve-t-on à n’attendre plus que des misères sans ressource ? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables, et comment se peut-il faire que ce raisonnement se passe dans un homme raisonnable?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

— “Je ne sais qui m’a mis au monde, ni ce que c’est que le monde, ni que moi-même ; je suis dans une ignorance terrible de toutes choses; je ne sais ce que c’est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste.

“Je vois ces effroyables espaces de l’univers qui m’enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu’en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m’est donné à vivre m’est assigné à ce point plutôt qu’en un autre de toute l’éternité qui m’a précédé et de qu’en un autre de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m’enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu’un instant sans retour. Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir ; mais ce que j’ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter. [...]

Toute prise de conscience est-elle libératrice ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Rien n’est si important à l’homme que son état; rien ne lui est si redoutable que l’éternité. Et ainsi, qu’il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d’une éternité de misères, cela n’est point naturel. Ils sont tout autres à l’égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu’aux plus légères, ils les prévoient, il les sentent; et ce même homme qui passe tant de jours et de nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d’une charge ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, c’est celui-là même qui sait qu’il va tout perdre par la mort, sans inquiétude et sans émotion. C’est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes. C’est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel, qui marque une force toute-puissante qui le cause. [...]

Peut-on dire d'un désir qu'il est anormal ?

Mais pour ceux qui vivent sans le connaître et sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu’ils ne sont pas dignes du soin des autres et il faut avoir toute la charité de la religion qu’ils méprisent pour ne les pas mépriser jusqu’à les abandonner dans leur folie. [...]

\*205-68 Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée dans l’éternité précédant et suivant le petit espace que je remplis et même que je vois, abîmé dans l’infinie immensité des espaces que j’ignore et qui m’ignorent, je m’effraie et m’étonne de me voir ici plutôt que là, car il n’y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. Qui m’y a mis ? Par l’ordre et la conduite de qui ce temps a-t-il été destiné à moi ? *Memoria hospitis unius diet praetereuntis*.

206-201. — Le silence éternel de ces espaces infinis m’effraie.

Qu'est-ce qui a du sens ?

\*219-612 II est indubitable que, que l’âme soit mortelle ou immortelle, cela doit mettre une différence entière dans la morale. Et cependant les philosophes ont conduit leur morale indépendamment de cela : ils délibèrent de passer une heure.

Pourquoi un acte est moral ?

Que nous apprend la mort ?

Comment définir le bien ?

222-882 *Athées*. — Quelle raison ont-ils de dire qu’on ne peut ressusciter ? quel est plus difficile, de naître ou de ressusciter, que ce qui n’a jamais été soit, ou que ce qui a été soit encore ? Est-il plus difficile de venir en être que d’y revenir ? La coutume nous rend l’un facile, le manque de coutume rend l’autre impossible : populaire façon de juger!

Pouvons-nous penser l'origine ?

233-418 [...] ; Nous connaissons qu’il y a un infini et ignorons sa nature. Comme nous savons qu’il est faux que les nombres soient finis, donc il est vrai qu’il y a un infini en nombre. Mais nous ne savons ce qu’il est : il est faux qu’il soit pair, il est faux qu’il soit impair; car, en ajoutant l’unité, il ne change point de nature; cependant, c’est un nombre et tout nombre est pair ou impair (il est vrai que cela s’entend de tout nombre fini). Ainsi on peut bien connaître qu’il y a un Dieu sans savoir ce qu’il est. [...]

Peut-on croire sans savoir ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

Parlons maintenant selon les lumières naturelles.

S’il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n’ayant ni parties ni bornes, il n’a nul rapport à nous. Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu’il est, ni s’il est. Cela étant, qui osera entreprendre de résoudre cette question ? Ce n’est pas nous, qui n’avons aucun rapport à lui.

Qui blâmera donc les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison ? Ils déclarent, en l’exposant au monde, que c’est une sottise, *stultitiam*; et puis, vous vous plaignez de ce qu’ils ne la prouvent pas ! S’ils la prouvaient, ils ne tiendraient pas parole; c’est en manquant de preuves qu’ils ne manquent pas de sens. — « Oui; mais encore que cela excuse ceux qui l’offrent telle, et que cela les ôte de blâme de la produire sans raison, Cela n’excuse pas ceux qui la reçoivent. » — Examinons donc ce point, et disons : « Dieu est, ou il n’est pas. » Mais de quel côté pencherons-nous ? La raison n’y peut rien déterminer : il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu, à l’extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagnerez-vous ? Par raison, vous ne pouvez faire ni l’un ni l’autre; par raison, pas de fausseté ceux qui ont pris un choix : car vous n’en savez rien. — “Non; mais je les blâmerai d’avoir fait, non ce choix, mais un choix; car, encore que celui qui prend croix et l’autre soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute : le juste est de ne point parier.“ — Oui; mais il faut parier. Cela n’est pas volontaire : vous êtes embarqué. Lequel prendrez-vous donc ? Voyons. Puisqu’il faut choisir, voyons ce qui vous intéresse le moins. Vous avez deux choses à perdre : le vrai et le bien, et deux choses à engager : votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude; et votre nature a deux choses à fuir : l’erreur et la misère. Votre raison n’est pas plus blessée, en choisissant l’un que l’autre, puisqu’il faut nécessairement choisir. Voilà un point vidé. Mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez. vous ne perdez rien. Gagez donc qu’il est, sans hésiter. — « Cela est admirable. Oui, il faut gager; mais je gage peut-être trop. » — Voyons. Puisqu’il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n’aviez qu’à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager; mais s’il y en avait trois à gagner, il faudrait jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer), et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé à jouer, de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n’aviez qu'à gager deux vies pour une, vous pourriez encore gager ; mais s’il y en avait trois à gagner, il faudrait jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer), et que vous seriez imprudents, lorsque vous êtes forcé à jouer, de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu ou il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a une éternité de vie et de bonheur. Et cela étant, quand il y aurait une infinité de hasard dont un seul serait pour vous, vous auriez encore raison de gager un pour avoir deux, et vous agiriez de mauvais sens, étant obligé à jouer, de refuser de jouer une vie contre trois à un jeu où d’une infinité de hasards il y en a un pour vous, s’il y avait une infinité de vie infiniment heureuse à gagner. Mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, un hasard de gain contre un nombre fini de hasards de perte, et ce que vous jouez est fini. Cela ôte tout parti; partout où est l’infini, et où il n’y a pas infinité de hasards de perte contre celui de gain, il n’y a point à balancer, il faut tout donner. Et ainsi, quand on est forcé à jouer, il faut renoncer à la raison pour garder la vie, plutôt que de la hasarder pour le gain infini aussi prêt à arriver que la perte du néant. [...]

— « Oui; mais j’ai les mains liées et la bouche muette; on me force à parier, et je ne suis pas en liberté; on ne me relâche pas, et je suis fait d’une telle sorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je fasse ? »

— II est vrai. Mais apprenez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez. Travaillez donc, non pas à vous convaincre par l’augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi, et vous n’en savez pas le chemin; vous voulez vous guérir de l’infidélité, et vous en demandez le remède : apprenez de ceux qui ont été liés comme vous, et qui parient maintenant tout leur bien; ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et guéris d’un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé : c’est en faisant tout s’ils croyaient, en prenant de l’eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fait croire et vous abêtira. — « Mais c’est ce que je crains. »

— Et pourquoi ? qu’avez-vous à perdre ?

Mais pour vous montrer que cela y mène, c’est que cela diminuera les passions, qui sont vos grands obstacles.

Fin de ce discours. — Or, quel mal vous arrivera-t-il reconnaissant, bienfaisant, ami sincère, véritable. A la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices; mais n’en aurez-vous point la gloire, dans les délices; mais n’en aurez-vous point d’autres ? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie ; et qu’à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude du gain, et tant de néant de ce que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n’avez rien donné. [...]

Y a-t-il d’autres moyens que la démonstration pour établir une vérité ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

Peut-on croire sans savoir ?

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Les principes de la raison sont-ils issus de l'expérience ?

\*234-577 S’il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion; car elle n’est pas certaine. Mais combien de choses fait-on pour l’incertain, les voyages sur mer, les batailles ! Je dis donc qu’il ne faudrait rien faire du tout, car rien n’est certain; et qu’il y a plus de certitude à la religion, que non pas que nous voyions le jour de demain : car il n’est pas certain que nous voyions demain, mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas. On n’en peut pas dire autant de la religion. Il n’est pas certain qu’elle soit; mais qui osera dire qu’il est certainement possible qu’elle ne soit pas ? Or, quand on travaille pour demain, et pour l’incertain, on agit avec raison; car on doit travailler pour l’incertain, par la règle des partis qui est démontrée.

Saint Augustin a vu qu’on travaille pour l’incertain sur mer, en bataille, etc.; mais il n’a pas vu la règle des partis, qui démontre qu’on le doit. Montaigne a vu qu’on s’offense d’un esprit boiteux, et que la coutume peut tout; mais il n’a pas vu la raison de cet effet.

Toutes ces personnes ont vu les effets, mais ils n’ont pas vu les causes ; ils sont à l’égard de ceux qui ont découvert les causes comme ceux qui n’ont que les yeux à l’égard de ceux qui ont l’esprit ; car les effets sont comme sensibles, et les causes sont visibles seulement à l’esprit. Et quoique ces effets-là se voient par l’esprit, cet esprit est à l’égard de l’esprit qui voit les causes comme les sens corporels à l’égard de l’esprit.

\*236-158 Par les partis, vous devez vous mettre en peine de rechercher la vérité, car si vous mourez sans adorer le vrai principe, vous êtes perdu. — « Mais, dites-vous, s’il avait voulu que je l’adorasse, il m’aurait laissé des signes de sa volonté. » — Aussi a-t-il fait; mais vous les négligez. Cherchez-les donc, cela le vaut bien.

\*239-748 *Objection*. — Ceux qui espèrent leur salut sont heureux en cela, mais ils ont pour contrepoids la crainte de l’enfer.

*Réponse*. — Qui a plus de sujet de craindre l’enfer, ou celui qui est dans l’ignorance s’il y a un enfer, et dans la certitude de damnation, s’il y en a; ou celui qui est dans une certaine persuasion qu’il y a un enfer, et dans l’espérance d’être sauvé, s’il est ? [...]

Peut-on croire sans savoir ?

ARTICLE IV

DES MOYENS DE CROIRE

\*242-781 *Préface de la seconde partie* : Parler de ceux qui ont traité de cette matière.

J’admire avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu. En adressant leurs discours aux impies, leur premier chapitre est de prouver la Divinité par les ouvrages de la nature. Je ne m’étonnerais pas de leur entreprise s’ils adressaient leurs discours aux fidèles, car il est certain [que ceux] qui ont la foi vive dedans le cœur voient incontinent que tout ce qui est n’est autre chose que l’ouvrage du Dieu qu’ils adorent. Mais pour ceux en qui cette lumière s’est éteinte, et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes destituées de foi et de grâce, qui, recherchant de toute leur lumière tout ce qu’ils voient dans la nature qui les peut mener à cette connaissance, ne trouvent qu’obscurité et ténèbres; dire à ceux-là qu’ils n’ont qu’à voir la moindre des choses qui les environnent, et qu’ils y verront Dieu à découvert, et leur donner, pour toute preuve de ce grand et important sujet, le cours de la lune et des planètes, et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c’est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles; et je vois par raison et par expérience que rien n’est plus propre à leur en faire naître le mépris.

Ce n’est pas de cette sorte que l'Écriture, qui connaît mieux les choses qui sont de Dieu, en parle. Elle dit au contraire que Dieu est un Dieu caché; et que, depuis la corruption de la nature, il les a laissés dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par Jésus-Christ, hors duquel toute communication avec Dieu est ôtée [...]

\*245-808 Il y a trois moyens de croire : la raison. la coutume, l’inspiration. La religion chrétienne, qui seule a la raison, n’admet pas pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration; ce n’est pas qu’elle exclue la raison et la coutume, au contraire; mais il faut ouvrir son esprit aux preuves, s’y confirmer par la coutume, mais s’offrir par les humiliations aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet [...]

\*248-7 *Lettre qui marque l’utilité des preuves par la machine*. — La foi est différente de la preuve : l’une est humaine, l’autre est un don de Dieu. *Justus ex fide vivit* : c’est de cette foi que Dieu lui-même met dans le cœur, dont la preuve est souvent l’instrument, *fides ex auditu*, mais cette foi est dans le cœur, et fait dire *non scio, mais credo*.

Peut-on croire sans savoir ?   
Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

\*249-364 C’est être superstitieux, de mettre son espérance dans les formalités; mais c’est être superbe de ne vouloir s’y soumettre.

250-944. — Il faut que l’extérieur soit joint à l’intérieur pour obtenir de Dieu; c’est-à-dire que l’on se mette à genoux, prie des lèvres, etc., afin que l’homme orgueilleux, qui n’a voulu se soumettre à Dieu, soit maintenant soumis à la créature. Attendre de cet extérieur le secours est être superstitieux, ne vouloir pas le joindre à l’intérieur est être superbe.

\*251-219 Les autres religions, comme les païennes, sont plus populaires, car elles sont en extérieur; mais elles ne sont pas pour les gens habiles. Une religion purement intellectuelle serait plus proportionnée aux habiles; mais elle ne servirait pas au peuple. La seule religion chrétienne est proportionnée à tous, étant mêlée d’extérieur et d’intérieur. Elle élève le peuple à l’intérieur, et abaisse les superbes à l’extérieur; et n’est pas parfaite sans les deux, car il faut que le peuple entende l’esprit de la lettre, et que les habiles soumettent leur esprit à la lettre.

Qu'est-ce qu'une idée ?

\*252-821 [...] Les preuves ne convainquent que l’esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues; elle incline l’automate, qui entraîne l’esprit sans qu’il y pense. Qui a démontré qu’il sera demain jour, et que nous mourrons ? Et qu’y a-t-il de plus cru ? c’est donc la coutume qui nous en persuade; c’est elle qui fait tant de chrétiens, c’est elle qui fait les Turcs, les païens, les métiers, les soldats, etc. (Il y a la foi reçue dans le baptême aux Chrétiens de plus qu’aux Turcs.) Enfin il lut avoir recours à elle quand une fois l’esprit a vu où est la vérité, afin de nous abreuver et nous teindre de cette créance, qui nous échappe à toute heure; car d’en avoir toujours les preuves présentes, c’est trop d’affaire. Il faut acquérir une créance plus facile, qui est celle de l’habitude, qui, sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses, et incline toutes nos puissances à cette croyance, en sorte que notre âme y tombe naturellement. Quand on ne croit que par la force de la conviction, et que l’automate est incliné à croire le contraire, ce n’est pas assez. Il faut donc faire croire nos deux pièces : l’esprit, par les raisons, qu’il suffit d’avoir vues une fois en sa vie; et l’automate, par la coutume, et en ne lui permettant pas de s’incliner au contraire. [...]

Qu'est-ce qu'une idée ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

256-179 Il y a peu de vrais Chrétiens, je dis même pour la foi. Il y en a bien qui croient, mais par superstition : il y en a bien qui ne croient pas, mais par libertinage : peu sont entre deux.

Je ne comprends pas en cela ceux qui sont dans la véritable piété de mœurs, et tous ceux qui croient par un sentiment de cœur.

ARTICLE V

LA JUSTICE ET LA RAISON DES EFFETS

\*294-60 Sur quoi la fondera-t-il, l’économie du monde qu’il veut gouverner ? Sera-ce sur le caprice de chaque particulier ? quelle confusion ! Sera-ce sur la justice ? il l’ignore.

Certainement, s’il la connaissait, il n’aurait pas établi cette maxime, la plus générale de toutes celles qui sont parmi les hommes, que chacun suive les mœurs de son pays; l’éclat de la véritable équité aurait assujetti tous les peuples, et les législateurs n’auraient pas pris pour les peuples, et les législateurs n’auraient pas pris pour modèle, au lieu de cette justice constante, les fantaisies et les caprices des Perses et Allemands. On la verrait plantée par tous les Etats du monde et dans tous les temps, au lieu qu’on ne voit rien de juste ou d’injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d’élévation du pôle renversent toute la jurisprudence; un méridien décide de la vérité ; en peu d’années de possession, les lois fondamentales changent; le droit a ses époques, l’entrée de Saturne au Lion nous marque l’origine d’un tel crime. Plaisante justice qu’une rivière borne ! Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà. [...]

C’est pourquoi le plus sage des législateurs disait que, pour le bien des hommes, il faut souvent les piper; et un autre, bien politique : *Cum veritatem qua liberetur ignoret, expedit quod fallatur*. II ne faut pas qu’il sente la vérité de l’usurpation; elle a été introduite autrefois sans raison, elle est devenue raisonnable; il faut la faire regarder comme authentique, éternelle, et en cacher le commencement, si l’on ne veut qu’elle ne prenne bientôt fin.

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

Toute violence est-elle sans raison ?

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Le philosophe doit-il gouverner ?

La politique doit-elle faire le bonheur des citoyens ?

Toutes les cultures se valent-elles ?

L'action politique doit-elle être guidée par la connaissance de l'histoire?

Le droit n'est-il qu'une justice par défaut ?

Le juste et l’injuste ne sont-ils que des conventions ?

298-103 *Justice, force*. — II est juste que ce qui est juste soit suivi, il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante : la force sans la justice est tyrannique. La justice sans force est contredite, parce qu’il y a toujours des méchants; la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force; et pour cela faire que ce qui est juste soit fort, ou que ce qui est fort soit juste.

La justice est sujette à dispute, la force est très reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n’a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice et a dit qu’elle était injuste, et a dit que c’était elle qui était juste. Et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste.

304-828 Les cordes qui attachent le respect des uns envers les autres, en général, sont cordes de nécessité; car il faut qu’il y ait différents degrés, tous les hommes voulant dominer, et tous ne le pouvant pas, mais quelques-uns le pouvant.

Figurons-nous donc que nous les voyons commençant à se former. Il est sans doute qu’ils se battront jusqu’à ce que la plus forte partie opprime la plus faible, et qu’enfin il y ait un parti dominant. Mais quand cela est une fois déterminé, alors les maîtres, qui ne veulent pas que la guerre continue, ordonnent que la force qui est entre leurs mains succédera comme il leur plaît; les uns la remettent à l’élection des peuples, les autres à la succession de naissance, etc.

Et c’est là où l’imagination commence à jouer son rôle. Jusque-là le pouvoir force le fait : ici c’est la force qui se tient par l’imagination en un certain parti, en France les gentilshommes, en Suisse des roturiers, etc.

Ces cordes qui attachent donc le respect à tel et à tel en particulier, sont des cordes d’imagination.

315-89 *Raison des effets*. — Cela est admirable : on ne veut pas que j’honore un homme vêtu de brocatelle et suivi de sept ou huit laquais ! Eh quoi ! il me fera donner les étrivières si je ne le salue. Cet habit, c’est une force. C’est bien de même qu’un cheval bien enharnaché à quelle différence il v a, et d’admirer qu’on y en trouve, et d’en demander la raison. “ De vrai, dit-il, d’où vient, etc. “.

\*319 Que l’on a bien fait de distinguer les hommes par l’extérieur, plutôt que par les qualités intérieures! Qui passera de nous deux ? qui cédera la place à l’autre ? Le moins habile ? mais je suis aussi habile que lui, il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, et je n’en ai qu’un : cela est visible; il n’y a qu’à compter; c’est à moi à céder, et je suis un sot si je le conteste. Nous voilà en paix par ce moyen, ce qui est le plus grand des biens.

320-977 Les choses du monde les plus déraisonnables deviennent les plus raisonnables à cause du dérèglement des hommes. Qu’y a-t-il de moins raisonnable que de choisir, pour gouverner un Etat, le premier fils d’une reine ? L’on ne choisit pas pour gouverner un bateau celui des voyageurs qui est de meilleure maison. Cette loi serait ridicule et injuste; mais parce qu’ils le sont et le seront toujours, elle devient raisonnable et juste, car qui choisira-t-on ? Le plus vertueux et le plus habile ? Nous voilà incontinent aux mains, chacun prétend être ce plus vertueux et ce plus habile. Attachons donc cette qualité à quelque chose d’incontestable. C’est le fils aîné du roi; cela est net, il n’y a point de dispute. La raison ne peut mieux faire, car la guerre civile est le plus grand des maux.

\*323-688 Qu’est-ce que le *moi*?

Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par là, puis-je dire qu’il s’est mis là pour me voir? Non; car il ne pense pas à moi en particulier; mais celui qui aime quelqu’un à cause de sa beauté, l’aime-t-il ? Non : car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu’il ne l’aimera plus.

Et si on m’aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m’aime-t-on *moi*? Non, car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même. Où est donc ce *moi*, s’il n’est ni dans le corps, ni dans l’âme ? et comment aimer le corps ou l’âme, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le moi, puisqu’elles sont périssables ? car aimerait-on la substance de l’âme d’une personne, abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, et serait injuste. On n’aime donc jamais personne, mais seulement des qualités.

Qu’on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges et des offices, car on n’aime personne que pour des qualités empruntées.

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Est-on soi même ou le devient-on ?

\*325-525 Montaigne a tort : la coutume ne doit être suivie que parce qu’elle est coutume, et non parce qu’elle soit raisonnable ou juste; mais le peuple la suit par cette seule raison qu’il la croit juste. Sinon, il ne la suivrait plus, quoiqu’elle fût coutume; car on ne veut être assujetti qu’à la raison ou à la justice. La coutume, sans cela, passerait pour tyrannie ; mais l’empire de la raison et de la justice n’est non plus tyrannique que celui de la délectation ; ce sont les principes naturels à l’homme.

Il serait donc bon qu’on obéit aux lois et aux coutumes, parce qu’elles sont lois ; qu’il sût qu’il n’y en a aucune vraie et juste à introduire, que nous n’y connaissons rien, et qu’ainsi il faut seulement suivre les reçues : par ce moyen, on ne les quitterait jamais. Mais le peuple n’est pas susceptible de cette doctrine; et ainsi, comme il croit que la vérité se peut trouver, et qu’elle est dans les lois et coutumes, il les croit, et prend leur antiquité comme une preuve de leur vérité (et non de leur seule autorité sans vérité). Ainsi il y obéit; mais il est sujet à se révolter dès qu’on lui montre qu’elles ne valent rien; ce qui se peut faire voir de toutes, en les regardant d’un certain côté.

Toutes les cultures se valent-elles ?

La vérité dépend-elle de nous ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Toute violence est-elle sans raison ?

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

326-66 *Injustice*. — Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes, car il n’y obéit qu’à cause qu’il les croit justes. C’est pourquoi il lui faut dire en même temps qu’il y faut obéir parce qu’elles sont lois, comme il faut obéir aux supérieurs, non pas parce qu’ils sont justes, mais parce qu’ils sont supérieurs. Par là, voilà toute sédition prévenue si on peut faire entendre cela, et [ce] que [c’est] proprement que la définition de la justice.

L'exigence de justice et l'exigence de liberté sont-elles séparables ?

Le droit n'est-il qu'une justice par défaut ?

Le juste et l’injuste ne sont-ils que des conventions ?

328-93 *Raison des effet*s. — Renversement continuel du pour au contre.

Nous avons donc montré que l’homme est vain, par l’estime qu’il fait des choses qui ne sont point essentielles; et toutes ces opinions sont détruites. Nous avons montré ensuite que toutes ces opinions sont très saines, et qu’ainsi toutes ces vanités étant très bien fondées, le peuple n’est pas si vain qu’on dit; et ainsi nous avons détruit l’opinion qui détruisait celle du peuple.

Mais il faut détruire maintenant cette dernière proposition, et montrer qu’il demeure toujours vrai que le peuple est vain, quoique ses opinions soient saines : parce qu’il n’en sent pas la vérité où elle est, et que, la mettant où elle n’est pas, ses opinions sont toujours très fausses et très mal saines.

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?

\*331-533 On ne s’imagine Platon et Aristote qu’avec de grandes robes de pédants. C’étaient des gens honnêtes et, comme les autres, riant avec leurs amis; et, quand ils se sont divertis à faire leurs *Lois* et leur *Politique*, ils l’ont fait en se jouant; c’était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie, la plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement. S’ils ont écrit de politique, c’était comme pour régler un hôpital de fous; et s’ils ont fait semblant d’en parler comme d’une grande chose, c’est qu’ils savaient que les fous à qui ils parlaient pensaient être rois et empereurs. Ils entraient dans leurs principes pour modérer leur folie au moins mal qu’il se pouvait.

N’y a-t-il aucune vérité dans le mensonge ?

\*333-650 N’avez-vous jamais vu des gens qui, pour se plaindre du peu d’état que vous faites d’eux, vous étalent l’exemple de gens de condition qui les estiment ? Je leur répondrais à cela : “ Montrez-moi le mérite par où vous avez charmé ces personnes, et je vous estimerai de même. “

\*335-92 *Raison des effets*. — Il est donc vrai de dire que tout le monde est dans l’illusion; car, encore que les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas dans sa tête, car il pense que la vérité est où elle n’est pas. La vérité est bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils se figurent. [Ainsi], il est vrai qu’il faut honorer les gentilshommes, mais non pas parce que naissance est un avantage effectif, etc.

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?

336-91 Raison des effets. — Il faut avoir une pensée de derrière, et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple.

\*337-90 *Raison des effets*. — Gradation. Le peuple honore les personnes de grande naissance. Les demi-habiles les méprisent, disent que la naissance n’est pas un avantage de la personne, mais du hasard. Les habiles les honorent, non par la pensée du peuple, mais par la pensée de derrière. Les dévots qui ont plus de zèle que de science les méprisent, malgré cette considération qui les fait honorer par les habiles, parce qu’ils en jugent par une nouvelle lumière que la piété leur donne. Mais les chrétiens parfaits les honorent par une autre lumière supérieure. Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre, selon qu’on a de lumière.

338-14. — Les vrais chrétiens obéissent aux folies néanmoins; non pas qu’ils respectent les folies, mais l‘ordre de Dieu, qui, pour la punition *des hommes, les a asservis à ces folies : Omnis creatura subjecta est vanitati. Liberabitur.* Ainsi saint Thomas explique le lieu de saint Jacques sur la préférence des riches, que, s’ils ne le font pas dans la vue de Dieu, ils sortent de l’ordre de la religion.

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

ARTICLE VI

LES PHILOSOPHES

346-759 Pensée fait la grandeur de l’homme.

\*347-200 L’homme n’est qu’un roseau, le plus faible de la nature; mais c’est un roseau pensant. Il ne faut pas que l’univers entier s’arme pour l’écraser : une vapeur, une goutte d’eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l’univers l’écraserait, l’homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu’il sait qu’il meurt, et l’avantage que l’univers a sur lui ; l’univers n’en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C’est de là qu’il faut nous relever et non de l’espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

348-113 *Roseau pensant*. — Ce n’est point de l’espace que je dois chercher ma dignité, mais c’est du règlement de ma pensée. Je n’aurai pas davantage en possédant des terres : par l’espace, l’univers me comprend et m’engloutit comme un point; par la pensée, je le comprends.

La conscience fait-elle de l’homme une exception ?

Comment définir le bien ?

Pourquoi un acte est moral ?

349-115 *Immatérialité de l’âme*. — Les philosophes qui ont dompté leurs passions, quelle matière l’a pu faire ?

Quelle différence peut-on faire entre l’esprit et le corps ?

Qu’est-ce que la matière ?

L’esprit a-t-il accès aux choses ?

\*351-829 Ces grands efforts d’esprit, où l’âme touche quelquefois, sont choses où elle ne se tient pas; elle y saute seulement, non comme sur le trône, pour toujours, mais pour un instant seulement.

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

\*352-724 Ce que peut la vertu d’un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par son ordinaire.

Comment définir le bien ?

\*353-681 Je n’admire point l’excès d’une vertu, comme de la valeur, si je ne vois en même temps l’excès de la vertu opposée, comme en Epaminondas, qui avait l’extrême valeur et l’extrême bénignité. Car, autrement, ce n’est pas monter, c’est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout I’entre-deux. — Mais peut-être que ce n’est qu’un soudain mouvement de l’âme de l’un à l’autre de ces extrêmes, et qu’elle n’est jamais en effet qu’en un point, comme le tison de feu. — Soit, mais au moins cela marque l’agilité de l’âme, si cela n’en marque l’étendue.

Comment définir le bien ?

354-27 La nature de l’homme n’est pas d’aller toujours, elle a ses allées et venues.

La fièvre a ses frissons et ses ardeurs; et le froid montre aussi bien la grandeur de l’ardeur de la fièvre que le chaud même.

Les inventions des hommes de siècles en siècle vont de même. La bonté et la malice du monde en général de même. La bonté et la malice du monde en général en est de même : *Plerumque gratae principibus vices.*

\*355-771 L’éloquence continue ennuie.

Les princes et les rois jouent quelquefois. Ils ne sont pas toujours sur leurs trônes; ils s’y ennuient : la grandeur a besoin d’être quittée pour être sentie. La continuité dégoûte en tout; le froid est agréable pour se chauffer.

La nature agit par progrès, *itus et reditus.* Elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais, etc.

Le flux de la mer se fait ainsi, le soleil semble marcher ainsi.

356-514 La nourriture du corps est peu à peu. Plénitude de nourriture et peu de substance.

Comment définir le bien ?

357-783 Quand on veut poursuivre les vertus jusqu’aux extrêmes de part et d’autre, il se présente des vices qui s’y insinuent insensiblement, dans leurs routes insensibles, du côté du petit infini; et il s’en présente, des vices, en foule du côté du grand infini, de sorte qu’on se perd dans les vices, et on ne voit plus les vertus. On se prend à la perfection même.

\*358-678 L’homme n’est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l’ange fait la bête.

359-674 Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force, mais par le contrepoids de deux vices opposés, comme nous demeurons debout entre deux vents contraires : ôtez un de ces vices, nous tombons dans l’autre.

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

Comment définir le bien ?

\*360-144 Ce que les stoïques proposent est si difficile et si vain!

Les stoïques posent : Tous ceux qui ne sont point en haut degré de sagesse sont également fous et vicieux, comme ceux qui sont à deux doigts dans l’eau.

\*366-4 L’esprit de ce souverain juge du monde n’est pas si indépendant, qu’il ne soit sujet à être troublé par le premier tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d’un canon pour empêcher ses pensées : il ne faut que le bruit d’une girouette ou d’une poulie. Ne vous étonnez pas s’il ne raisonne pas bien à présent; une mouche bourdonne à ses oreilles ; c’en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu’il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. Le plaisant dieu que voilà! *O ridicolosissimo eroe!*

\*372-656 En écrivant ma pensée, elle m’échappe quelquefois; mais cela me fait souvenir de ma faiblesse, que j’oublie à toute heure; ce qui m’instruit autant que ma pensée oubliée, car je ne tends qu’à connaître mon néant.

\*373-532 *Pyrrhonisme*. — J’écrirai ici mes pensées sans ordre, et non pas peut-être dans une confusion sans dessein : c’est le véritable ordre, et qui marquera toujours mon objet par le désordre même. Je ferais trop d’honneur à mon sujet, si je le traitais avec ordre, puisque je veux montrer qu’il en est incapable.

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

\*375-520 [J’ai passé longtemps de ma vie en croyant qu’il y avait une justice; et en cela je ne me trompais pas; car il y en a, selon que Dieu nous l’a voulu révéler. Mais je ne le prenais pas ainsi, et c’est en quoi je me trompais, car je croyais que notre justice était essentiellement juste et que j’avais de quoi la connaître et en juger. Mais je me suis trouvé tant de fois en faute de jugement droit, qu’enfin je suis entré en défiance de loi et puis des autres. J’ai vu tous les pays et hommes changeants; et ainsi, après bien des changements de jugement touchant la véritable justice, j’ai connu que notre nature n’était qu’un continuel changement, et je l’ai plus changé depuis; et si je changeais, je confirmerais mon opinion. [...]

Le droit n'est-il qu'une justice par défaut ?

Le juste et l’injuste ne sont-ils que des conventions ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

\*377-655 Les discours d’humilité sont matière d’orgueil aux gens glorieux, et d’humilité aux humbles. Ainsi ceux du pyrrhonisme sont matière d’affirmation aux affirmatifs; peu parlent de l’humilité humblement; peu, de la chasteté chastement; peu, du pyrrhonisme en doutant. Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariété, et nous cachons et nous déguisons à nous-mêmes.

Est-il préférable de se connaître ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

379-57 Il n’est pas bon d’être trop libre. Il n’est pas bon d’avoir toutes les nécessités.

L'idée d'une liberté totale a-t-elle un sens ?

Être libre, est-ce ne rencontrer aucun obstacle ?

\*380-540 Toutes les bonnes maximes sont dans le monde; on ne manque qu’à les appliquer. Par exemple :

On ne doute pas qu’il ne faille exposer sa vie pour défendre le bien public et plusieurs le font; mais pour la religion, point.

Il est nécessaire qu’il y ait de l’inégalité parmi les hommes, cela est vrai; mais cela étant accordé, voilà la porte ouverte, non seulement à la plus haute domination, mais à la plus haute tyrannie.

Il est nécessaire de relâcher un peu l’esprit; mais cela ouvre la porte aux plus grands débordements. — Qu’on en marque les limites. — II n’y a point de bornes dans les choses : les lois y en veulent mettre, et l’esprit ne peut le souffrir.

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

381-21 Si on est trop jeune, on ne juge pas bien; trop vieil, de même. Si on n’y songe pas assez, si on y songe trop, on s’entête, et on s’en coiffe. Si on considère son ouvrage incontinent après l’avoir fait, on en est encore tout prévenu; si trop longtemps après, on [n’]y entre plus. Ainsi les tableaux, vus de trop loin et de trop près; et il n’y a qu’un point indivisible qui soit le véritable lieu : les autres sont trop près, trop loin, trop haut ou trop bas. La perspective l’assigne dans l’art de la peinture. Mais dans la vérité et dans la morale, qui l’assignera?

Quelle est la relation entre la beauté et la bonté ?

La détermination du bien n’est-elle qu’une affaire d’opinion ?

Comment définir le bien ?

\*383-697 Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l’ordre que ce sont eux qui s’éloignent de la nature, et ils croient la suivre : comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord fuient. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port juge ceux qui sont dans un vaisseau; mais où prendrons-nous un port dans la morale ?

385-905 Chaque chose est ici vraie en partie, fausse en partie. La vérité essentielle n’est pas ainsi; elle est toute pure et toute vraie. Ce mélange la déshonore et l’anéantit. Rien n’est purement vrai; et ainsi rien n’est vrai, en l’entendant du pur vrai. On dira qu’il est vrai que l’homicide est mauvais; oui, car nous connaissons bien le mal et le faux. Mais que dira-t-on qui soit bon ? La chasteté ? je dis que non, car le monde finirait. Le mariage ? non : la continence vaut mieux. De ne point tuer ? Non, car les désordres seraient horribles, et les méchants tueraient tous les bons. De tuer ? Non, car cela détruit la nature. Nous n’avons ni vrai ni bien qu’en partie, et mêlé de mal et de faux.

La détermination du bien n’est-elle qu’une affaire d’opinion ?

Comment définir le bien ?

Pourquoi un acte est moral ?

387-521. — [Il se peut faire qu’il y ait de vraies démonstrations ; mais cela n’est pas certain. Ainsi, cela ne montre autre chose, sinon qu’il n’est pas certain que tout soit incertain, à la gloire du pyrrhonisme.]

\*399-437 On n’est pas misérable sans sentiment : une maison ruinée ne l’est pas. Il n’y a que l’homme de misérable. *Ego vir videns*.

\*404-470 La plus grande bassesse de l’homme est la recherche de la gloire, mais c’est cela même qui est la plus grande marque de son excellence ; car, quelque possession qu’il ait sur la terre, quelque santé et commodité essentielle qu’il ait, il n’est pas satisfait, s’il n’est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l’homme, que, quelque avantage qu’il ait sur la terre, s’il n’est placé avantageusement aussi dans la raison de l’homme, il n’est pas content. C’est la plus belle place du monde, rien ne le peut détourner de ce désir, et c’est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l’homme.

Et ceux qui méprisent le plus les hommes, et les égalent aux bêtes, encore veulent-ils en être admirés et crus, et se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment; leur nature, qui est plus forte que tout, les convainquant de la grandeur de l’homme plus fortement que la raison ne les convainc de leur bassesse.

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Le bonheur est-il affaire privée ?

ARTICLE VII

LA MORALE ET LA DOCTRINE

\*425-148 *Seconde partie. Que l’homme sans la foi ne peut connaître le vrai bien, ni la justice.* — Tous les hommes recherchent d’être heureux ; cela est sans exception; quelques différents moyens qu’ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre, et que les autres n’y vont pas, est ce même désir, qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté [ne] fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C’est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu’à ceux qui vont se pendre. [...]

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Les uns le cherchent dans l’autorité, les autres dans les curiosités et dans les sciences, les autres dans les voluptés. D’autres, qui en ont en effet plus approché ont considéré qu’il est nécessaire que le bien universel, que tous les hommes désirent, ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul, et qui, étant partagées, affligent plus leur possesseur, par le manque de la partie qu’il n’[a] pas, qu’elles ne le contentent par la jouissance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devait être tel que tous pussent le posséder à la fois, sans diminution et sans envie, et que personne ne le pût perdre contre son gré. Et leur raison est que ce désir étant naturel à l’homme puisqu’il est nécessairement dans tous, et qu’il ne peut pas ne le pas avoir, ils en concluent…

\*427-400 L’homme ne sait à quel rang se mettre. II est visiblement égaré, et tombé de son vrai lieu sans le pouvoir retrouver. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables.

\*434-131 [...] Je m’arrête à l’unique fort des dogmatistes, qui est qu’en parlant de bonne foi et sincèrement, on ne peut douter des principes naturels. Contre quoi les pyrrhoniens opposent en un mot l’incertitude de notre origine, qui enferme celle de notre nature; à quoi les dogmatistes sont encore à répondre depuis que le monde dure.

Voilà la guerre ouverte entre les hommes, où il faut que chacun prenne parti, et se range nécessairement ou au dogmatisme, ou au pyrrhonisme. Car qui pensera demeurer neutre sera pyrrhonien par excellence; cette neutralité est l’essence de la cabale [pyrrhonienne] : qui n’est pas contre eux est excellemment pour eux [en quoi paraît leur avantage]. Ils ne sont pas pour eux-mêmes; ils sont neutres, indifférents, suspendus à tout, sans excepter.

[...] Quelle chimère est-ce donc que l’homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre ; dépositaire du vrai, cloaque d’incertitude et d’erreur; gloire et rebut de l’univers.

Qui démêlera cet embrouillement ? La nature confond les pyrrhoniens, et la raison confond les dogmatiques. quelle est votre véritable condition par votre raison naturelle ? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ni subsister dans aucune.

Que sait-on du réel ?

Pouvons-nous penser l'origine ?

[...] Car enfin, si l’homme n’avait jamais été corrompu, il jouirait dans son innocence et de la vérité et de la félicité avec assurance; et si l’homme n’avait jamais été que corrompu, il n’aurait aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude. Mais, malheureux que nous sommes, et plus que s’il n’y avait point de grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge ; incapables d’ignorer absolument et de savoir certainement, tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement déchus!

Chose étonnante, cependant, que le mystère le plus éloigné de notre connaissance, qui est celui de la transmission du péché, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connaissance de nous-mêmes ! Car il est sans doute qu’il n’y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui, étant si éloignés de cette source, semblent incapables d’y participer. Cet écoulement ne nous paraît pas seulement impossible, il nous semble même très injuste ; car qu’y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paraît avoir si peu de part, qu’il est commis six mille ans avant qu’il fût en être ? Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine; et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme, de sorte que l’homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n’est inconcevable à l’homme.

D’où il paraît que Dieu, voulant nous rendre la difficulté de notre être inintelligible à nous-mêmes, en a caché le nœud si haut, ou pour mieux dire, si bas, que nous étions bien incapables d’y arriver; de sorte que ce n’est pas par les superbes agitations de notre raison, mais par la simple soumission de la raison, que nous pouvons véritablement nous connaître.

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Pouvons-nous penser l'origine ?

La vérité dépend-elle de nous ?

Y a-t-il d’autres moyens que la démonstration pour établir une vérité ?

N’y a-t-il aucune vérité dans le mensonge ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

456-749 Quel dérèglement de jugement, par lequel il n’y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde, et qui n’aime mieux son propre bien, et la durée de son bonheur, et de sa vie, que celle de tout le reste du monde !

Une action désintéressée est-elle possible ?

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

N’est-on responsable que de ses propres actes ?

457-668 Chacun est un tout à soi-même, car, lui mort, le tout est mort pour soi. Et de là vient que chacun croit être tout à tous. Il ne faut pas juger de la nature selon nous, mais selon elle.

Que nous apprend la mort ?

Peut-on penser la mort ?

\*477-421 Il est faux que nous soyons dignes que les autres nous aiment, il est injuste que nous le voulions. Si nous naissions raisonnables et indifférents, et connaissant nous et les autres, nous ne donnerions point cette inclination à notre volonté. Nous naissons pourtant avec elle ; nous naissons donc injustes, car tout tend à soi. Cela est contre tout ordre ; il faut tendre au général ; et la pente vers soi est le commencement de tout désordre, en police, en économie, dans le corps particulier de l’homme. La volonté est donc dépravée.

Si les membres des communautés naturelles et civiles tendent au bien du corps, les communautés elles-mêmes sont membres. L’on doit donc tendre au général. Nous naissons donc injustes et dépravés.

Peut-on dire d'un désir qu'il est anormal ?

Une action désintéressée est-elle possible ?

\*483-372 Être membre, est n’avoir de vie, d’être et de mouvement que par l’esprit du corps et pour le corps.

Le membre séparé, ne voyant plus le corps auquel il appartient, n’a plus qu’un être périssant et mourant. Cependant il croit être un tout, et ne se voyant point de corps dont il dépende, il croit ne dépendre que de soi, et veut se faire centre et corps lui-même. Mais n’ayant point en soi de principe de vie, il ne fait que s’égarer, et s’étonne dans l’incertitude de son être, sentant bien qu’il n’est pas corps et cependant ne voyant point qu’il soit membre d’un corps. Enfin, quand il vient à se connaître, il est comme revenu chez soi, et ne s’aime plus que pour le corps. Il plaint ses égarements passés.

Il ne pourrait pas par sa nature aimer une autre chose, sinon pour soi-même et pour se l’asservir, parce que lui, par lui et pour lui : *qui adhaeret Deo unus spiritus est*.

Le corps aime la main; et la main, si elle avait une volonté, devrait s’aimer de la même sorte que l’âme l’aime. Tout amour qui va au-delà est injuste.

*Adhaerens Deo unus spiritus est*. On s’aime parce qu’on est membre de Jésus-Christ, parce qu’il est le corps dont on est membre. Tout est un, l’un est en l’autre, comme les trois Personnes.

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Est-il préférable de se connaître ?

\*489-205 [...] Nous naissons si contraires à cet amour de Dieu, et il est si nécessaire, qu’il faut que nous naissions coupables, ou Dieu serait injuste.

Pouvons-nous penser l'origine ?

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

\*536-99 L’homme est ainsi fait, qu’à force de lui dire qu’il est un sot, il le croit; et, à force de se le dire à soi-même, on se le fait croire. Car l’homme fait lui seul une conversation intérieure, qu’il importe de bien régler : *Corrumpunt mores bonos colloquia prava*. Il faut se tenir en silence autant qu’on peut, et ne s’entretenir que de Dieu, qu’on sait être la vérité; et ainsi on se la persuade à soi-même.

Peut-on croire sans savoir ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

\*539-356 Quelle différence entre un soldat et un chartreux, quant à l’obéissance ? car ils sont également obéissants et dépendants, et dans des exercices également pénibles. Mais le soldat espère toujours devenir maître, et ne le devient jamais, car les capitaines et princes même sont toujours esclaves et dépendants; mais il l’espère toujours, et travaille toujours à y venir; au lieu que le chartreux fait vœu de n’être jamais que dépendant. Ainsi ils ne diffèrent pas dans la servitude perpétuelle, que tous deux ont toujours, mais dans l’espérance, que l’un a toujours, et l’autre jamais.

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Avons nous le choix d’être libre ?

ARTICLE VIII

LES FONDEMENTS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE

\*586-446 S’il n’y avait point d’obscurité, l’homme ne sentirait point sa corruption; s’il n’y avait point de lumière, l’homme n’espérerait point de remède. Ainsi, il est non seulement juste, mais utile pour nous que Dieu soit caché en partie, et découvert en partie, puisqu’il est également dangereux à l’homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître Dieu.

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

ARTICLE IX

LA PERPÉTUITÉ

\*606-421 Nulle religion que la nôtre n’a enseigné que l’homme naît en péché, nulle secte de philosophes ne l’a dit : nulle n’a donc dit vrai.

\*613-281 *Perpétuité*. — Cette religion, qui consiste à croire que l’homme est déchu d’un état de gloire et de communication avec Dieu en un état de tristesse, de pénitence et d’éloignement de Dieu, mais qu’après cette vie nous serons rétablis par un Messie qui devait venir, a toujours été sur la terre. Toutes choses ont passé, et celle-là a subsisté, pour laquelle sont toutes choses.

Les hommes, dans le premier âge du monde, ont été emportés dans toute sorte de désordres, et il y avait cependant des saints, comme Enoch, Lamech et d’autres, qui attendaient en patience le Christ promis dès le commencement du monde. Noé a vu la malice des hommes au plus haut degré; et il a mérité de sauver le monde en sa personne par l’espérance du Messie dont il a été la figure. Abraham était environné d’idolâtres, quand Dieu lui a fait connaître le mystère du Messie, qu’il a salué de loin. Au temps d’Isaac et de Jacob, l’abomination était répandue sur toute la terre ; mais ces saints vivaient en la foi ; et Jacob mourant et bénissant ses enfants, s’écrie, par un transport qui lui fait interrompre son discours : « J’attends, ô mon Dieu! le Sauveur que vous avez promis : *Salutare tuum exspectabo. Domine*. » Les Egyptiens étaient infectés et d’idôlatrie et de magie; le peuple de Dieu même était entraîné par leurs exemples ; mais cependant Moïse et d’autres croyaient celui qu’ils ne voyaient pas et l’adoraient en regardant aux dons éternels qu’il leur préparait.

Les Grecs, et les Latins ensuite, ont fait régner les fausses déités; les poètes ont fait cent diverses théologies, les philosophes se sont séparés en mille sectes différentes; et cependant il y avait toujours au cœur de la Judée des hommes choisis qui prédisaient la venue de ce Messie, qui n’était connu que d’eux.

Il est venu enfin en la consommation des temps; et depuis, on a vu naître tant de schismes et d’hérésies, tant renverser d’Etats, tant de changements en toutes choses ; et cette Eglise, qui adore Celui qui a toujours été adoré, a subsisté sans interruption. Et ce qui est admirable, incomparable et tout à fait divin, c’est que cette religion, qui a toujours duré, a toujours été combattue. Mille fois elle a été à la veille d’une destruction universelle; et toutes les fois qu’elle a été dans cet état, Dieu l’a relevée par des coups extraordinaires de sa puissance. C’est ce qui est étonnant, et qu’elle s’est maintenue sans fléchir et ployer sous la volonté des tyrans. Car il n’est pas étrange qu’un État subsiste, lorsque l’on fait céder ses lois à la nécessité, mais que… (Voyez le rond dans Montaigne).

\*614-280 Les Etats périraient si on ne faisait ployer souvent les lois à la nécessité. Mais jamais la religion n’a souffert cela, et n’en a usé. Aussi il faut ces accommodements, ou des miracles. Il n’est pas étrange qu’on se conserve en ployant, et ce n’est pas proprement se maintenir; et encore périssent-ils enfin entièrement : il n’y en a point qui ait duré mille ans. Mais que cette religion se soit toujours maintenue, et inflexible, cela est divin.

615-817. — On a beau dire. II faut avouer que la religion chrétienne a quelque chose d’étonnant. — “C’est parce que vous y êtes né”, dira-t-on. — Tant s’en faut; je me roidis contre, pour cette raison-là même, de peur que cette prévention ne me suborne; mais, quoique j’y sois né, je ne laisse pas de le trouver ainsi.

\*619-454 Je vois la religion chrétienne fondée sur une religion précédente, et voici ce que je trouve d’effectif. [...]

Il est certain que nous voyons en plusieurs endroits du monde un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples du monde, qui s’appelle le peuple juif. [...]

Mais, en considérant ainsi cette inconstante et bizarre variété de mœurs et de créances dans les divers temps, je trouve en un coin du monde un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples de la terre, le plus ancien de tous, et dont les histoires précèdent de plusieurs siècles les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand et nombreux, sorti d’un seul homme, qui adore un seul Dieu, et qui se conduit par une loi qu’ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu’ils sont les seuls du monde auxquels Dieu a révélé ses mystères; que tous les hommes sont corrompus et dans la disgrâce de Dieu; qu’ils sont tous abandonnés à leurs sens et à Ieur propre esprit; et que de là viennent les étranges égarements et les changements continuels qui arrivent entre eux, et de religions, et de coutumes, — au lieu qu’ils demeurent inébranlables dans leur conduite; — mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; qu’il viendra un libérateur pour tous; qu’ils sont au monde pour l’annoncer aux hommes; qu’ils sont formés exprès pour être les avant-coureurs et les hérauts de ce grand avènement, et pour appeler tous les peuples à s’unir à eux dans l’attente de ce libérateur.

La rencontre de ce peuple m’étonne et me semble digne de l’attention. Je considère cette loi qu’ils se vantent de tenir de Dieu, et je la trouve admirable. C’est la première loi de toutes, et de telle sorte qu’avant même que le mot de loi fût en usage parmi les Grecs, il y avait près de mille ans qu’ils l’avaient reçue et observée sans interruption. Ainsi je trouve étrange que la première loi du monde se rencontre aussi la plus parfaite, en sorte que les plus grands législateurs en ont emprunté les leurs, comme il paraît par la loi des Douze Tables d’Athènes, qui fut ensuite prise par les Romains, et comme il serait aisé de le montrer, si Josèphe et d’autres n’avaient assez traité cette matière.

\*622-474 La création du monde commençant à s’éloigner, Dieu a pourvu d’un historien unique contemporain, et a commis tout un peuple pour la garde de ce livre, afin que cette histoire fût la plus authentique du monde et que tous les hommes pussent apprendre par là une chose si nécessaire à savoir, et qu’on ne pût la savoir que par là.

\*631-452 *Sincérité des Juifs*. — Ils portent avec amour et fidélité ce livre où Moïse déclare qu’ils ont été ingrats envers Dieu toute leur vie, qu’il sait qu’ils le seront encore plus après sa mort; mais qu’il appelle le ciel et la terre à témoin contre eux, et qu’il leur a [enseigné] assez.

Il déclare qu’enfin Dieu, s’irritant contre eux, les dispersera parmi tous les peuples de la terre; que, comme ils l’ont irrité en adorant les dieux qui n’étaient point leur Dieu, de même il les provoquera en appelant un peuple qui n’est point son peuple; et veut que toutes ses paroles soient conservées éternellement et que son livre soit mis dans l’arche de l’alliance pour servir à jamais de témoin contre eux.

\*641-495 C’est visiblement un peuple fait exprès pour servir de témoin au Messie (Is., XLIII, 9; XLIV, 8). Il porte les livres, et les aime, et ne les entend point. Et tout cela est prédit: que les jugements de Dieu leur sont confiés, mais comme un livre scellé.

ARTICLE X

LES FIGURATIFS

\*644-392 [...] Lorsque ceux qui avaient vu Adam n’ont plus été au monde, Dieu a envoyé Noé, et l’a sauvé, et noyé toute la terre, par un miracle qui marquait assez le pouvoir qu’il avait de sauver le monde, et la volonté qu’il avait de le faire, et de faire naître de la semence de la femme Celui qu’il avait promis. Ce miracle suffisait pour affermir l’espérance des [hommes].

664-614 *Figuratif*. — Dieu s’est servi de la concupiscence des Juifs pour les faire servir à Jésus-Christ [qui portait le remède à la concupiscence].

\*670-270 *Figures*. — Les Juifs avaient vieilli dans ces pensées terrestres : que Dieu aimait leur père Abraham, sa chair et ce qui en sortait; que pour cela il les avait multipliés et distingués de tous les autres peuples, sans souffrir qu’ils s’y mêlassent; que, quand ils languissaient dans l’Egypte, il les en retira avec tous ces grands signes en leur faveur; qu’il les nourrit de la manne dans le désert; qu’il les mena dans une terre bien grasse; qu’il leur donna des rois et un temple bien bâti pour y offrir des bêtes, et par le moyen de l’effusion de leur sang qu’ils seraient purifiés, et qu’il leur devait enfin envoyer le Messie pour les rendre maîtres de tout le monde, et il a prédit le temps de sa venue.

Le monde ayant vieilli dans ces erreurs charnelles, Jésus-Christ est venu dans le temps prédit, mais non pas dans l’éclat attendu; et ainsi ils n’ont pas pensé que ce fût lui. Après sa mort, saint Paul est venu apprendre aux hommes que toutes ces choses étaient arrivées en figures; que le royaume de Dieu ne consistait pas en la chair, mais en l’esprit; que les ennemis des hommes n’étaient pas les Babyloniens, mais les passions ; que Dieu ne se plaisait pas aux temples faits de main, mais en un cœur pur et humilié; que la circoncision du corps était inutile, mais qu’il fallait celle du cœur; que Moïse ne leur avait pas donné le pain du ciel, etc. [...]

\*684-257 [...] Ainsi, pour entendre l'Écriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s’accordent. Il ne suffit pas d’en avoir un qui convienne à plusieurs passages accordants, mais d’en avoir un qui accorde les passages même contraires. [...]

Si on prend la loi, les sacrifices, et le royaume, pour réalités, on ne peut accorder tous les passages. Il faut donc par nécessité qu’ils ne soient que figures. On ne saurait pas même accorder les passages d’un même auteur, ni d’un même livre, ni quelquefois d’un même chapitre, ce qui marque trop quel était le sens de l’auteur; comme quand Ezéchiel, chap. XX, dit qu’on vivra dans les commandements de Dieu et qu’on n’y vivra pas.

\*692-269 [...] - Quand David prédit que le Messie délivrera son peuple de ses ennemis, on peut croire charnellement que ce sera des Egyptiens, et alors je ne saurais montrer que la prophétie soit accomplie. Mais on peut bien croire aussi que ce sera des iniquités, car, dans la vérité, les Egyptiens ne sont pas ennemis, mais les iniquités le sont. Ce mot d’ennemis est donc équivoque. Mais s’il dit ailleurs, comme il fait, qu’il délivrera son peuple de ses péchés, aussi bien qu’ Isaïe et les autres, l’équivoque est ôtée, le sens double des ennemis réduit au sens simple d’iniquités. Car s’il avait dans l’esprit les péchés, il les pouvait bien dénoter par ennemis, mais s’il pensait aux ennemis, il ne les pouvait pas désigner par iniquités. [...]

ARTICLE XI

LES PROPHÉTIES

[...]

ARTICLE XII

LES PREUVES DE JESUS-CHRIST

[...]

ARTICLE XIII

LES MIRACLES

[...]

ARTICLE XIV

FRAGMENTS POLÉMIQUES

878-85 *Summum jus, summa injuria*.

La pluralité est la meilleure voie, parce qu’elle est visible, et qu’elle a la force pour se faire obéir ; cependant c’est l’avis des moins habiles.

Si l’on avait pu, l’on aurait mis la force entre les mains de la justice : mais, comme la force ne se laisse pas manier comme on veut, parce que c’est une qualité palpable, au lieu que la justice est une qualité spirituelle dont on dispose comme on veut, on l’a mise entre les mains de la force; et ainsi on appelle juste ce qu’il est forcé d’observer.

De là vient le droit de l’épée, car l’épée donne un véritable droit. Autrement on verrait la violence d’un côté et la justice de l’autre. (Fin de la douzième *Provinciale*.) De là vient l’injustice de la Fronde, qui élève sa prétendue justice contre la force. Il n’en est pas de même dans l’Eglise, car il y a une justice véritable et nulle violence.

916-906 *Probabilité*. — Ils ont quelques principes vrais; mais ils en abusent. Or, l’abus des vérités doit être autant puni que l’introduction du mensonge.

Comme s’il y avait deux enfers, l’un pour les péchés contre la charité, l’autre contre la justice!

Pascal, Pensées